

REVUE DE PRESSE

ISRAËL, LE VOYAGE INTERDIT

Un film de Jean-Pierre Lledo



CITATIONS PRESSE

LE MONDE

« Un voyage sensible et passionnant »
« Combler les ignorances, combattre les idées reçues et percer le mystère »

TRANSFUGE

« Un acte de liberté »

LA CROIX

« Un touchant retour aux origines »

FRANCE CULTURE

« Un *road movie* jalonné de rencontres plus étonnantes et passionnantes les unes que les autres, avec émotion, érudition et, souvent, humour aussi »

FRANCE INTER

« Une sincérité permanente tout à fait touchante »

TELERAMA

« Cette quête éminemment intime vaut par ses échanges lumineux »

LES FICHES DU CINEMA

« Jean-Pierre Lledo, entame ici son Grand Œuvre sur Israël et questionne ses positions à l'épreuve du réel. »

MAZE

« Du très grand cinéma »

J FORUM

« À ne manquer sous aucun prétexte »

TRIBUNE JUIVE

« Une grande œuvre d'intelligence »

ACTUALITÉ JUIVE

« Un véritable monument cinématographique »

SOMMAIRE

QUOTIDIENS (et leurs sites web)

LE MONDE	Critique	6 octobre 2020
LA CROIX	Critique	7 octobre 2020
CAUSEUR	Critique	15 octobre 2020

HEBDOMADAIRES (et leurs sites web)

LES FICHES DU CINEMA.COM	Critique	6 octobre 2020
LA VIE	Critique	8 octobre 2020
ACTUALITÉ JUIVE	Critique	15 octobre 2020

MENSUELS - BIMENSUELS (et leurs sites web)

PREMIERE	Critique	Octobre 2020
TRANSFUGE	Reportage	Octobre 2020
LPH Magazine	Interview	12 novembre 2020
COMMENTAIRE	Critique	Hiver 2020

RADIO - TV (et leurs sites web)

RADIO RCJ	Chronique et Interview	6 octobre 2020
FRANCE CULTURE	Chronique et Interview	10 octobre 2020
I24 NEWS	Interview	10 octobre 2020
JUDAÏQUES FM	Interview	14 octobre 2020
RADIO RJL	Chronique	2 décembre 2020

WEB

TRUBUNE JUIVE	Critique	25 janvier 2020
J Forum	Critique	4 février 2020
FRANCEISRAEL.FR	Interview	22 septembre 2020
CULTURE J	Interview	29 septembre 2020
AKADEM.ORG	Interview	1 ^{er} octobre 2020
TRIBUNE JUIVE	Critique	5 octobre 2020
NON FICTION.FR	Critique	6 octobre 2020
AFRICULTURES.COM	Critique	9 octobre 2020
TRIBUNE JUIVE	Critique film + livre	10 octobre 2020
MAZE.FR	Critique	10 octobre 2020
TRIBUNE JUIVE	Critique	11 octobre 2020
UN FILM UN JOUR	Critique	27 octobre 2020
TRIBUNE JUIVE	Critique	29 octobre 2020
MICROCINÉ	Interview	1 ^{er} avril 2021

QUOTIDIENS

(et leurs sites web)



Michael Romann (au centre) lit la prière de Roch Hachana (Nouvel An juif). JEAN-PIERRE LLEDO

Terre promise, terre brûlée

Jean-Pierre Lledo, élevé en Algérie dans le rejet d'Israël, explore le pays dans un documentaire en quatre parties

ISRAËL, LE VOYAGE INTERDIT

Depuis qu'il est né, Jean-Pierre Lledo n'a cessé d'entreprendre des voyages douloureux dont le but visait, sinon une réparation, du moins un apaisement. Ses films précédents – *Un rêve algérien* (2003), *Algérie, mes fantômes* (2004), *Algérie, histoires à ne pas dire* (2007) – l'avaient ainsi reconduit inlassablement vers l'Algérie, ce pays qui l'a vu naître et qu'il dut quitter en 1993, à la suite de menaces des intégristes. Réfugié en France, coupé de ses racines, le réalisateur avait fait œuvre de cet exil et de ce retour impossible. Travaillant sans relâche au deuil d'une Algérie libre et multiethnique, telle qu'il l'avait rêvée.

Depuis deux ans, cependant, c'est un autre voyage qui l'a occupé. Un périple long, périlleux et le plus transgressif de tous, puisque sa destination, Israël, lui avait été interdite durant un demi-siècle. Fils d'un père arabe (d'origine espagnole), athée et communiste, et d'une mère juive algérienne, discrètement pratiquante, Jean-Pierre Lledo avait en effet hérité d'une culture antisioniste qui, sans compromis ni débat, lui avait appris à considérer Israël comme le pire ennemi des Arabes : un « pays d'apartheid », impérialiste et illégitime depuis sa création en 1948. L'enseignement qui avait consisté à le tenir à distance du monstre s'était révélé d'une redoutable efficacité.

Venir à bout d'un déni
Du moins jusqu'à ce jour de 2008 où le Festival de Jérusalem, qui avait sélectionné *Algérie, histoires à ne pas dire*, lui envoya une invitation. L'année d'avant, le film avait été interdit par les autorités algériennes. Trome du sort, cette interdiction aida Jean-Pierre Lledo à prendre sa décision. Il allait vaincre le tabou et se rendre

en Israël. Il ignorait que cette étape le conduirait à la réalisation d'un film dont l'ampleur serait à l'image du chemin (physique, intellectuel et psychologique) qu'il s'appropriait à parcourir. Car *Israël, le voyage interdit* – long métrage en quatre volets – ne raconte pas seulement la découverte d'un pays banni et ignoré. Il rapporte l'éprouvant et interminable travail auquel le cinéaste a consenti pour venir à bout d'un déni qui l'avait amputé de la moitié de lui-même.

Ce travail, qui s'apparente à celui de l'analyse, a fait effectuer à Jean-Pierre Lledo bien d'autres séjours en Israël. Muni cette fois du savoir historique que lui avaient dispensé les livres, il s'est autorisé à traverser le pays, d'est en ouest et du nord au sud, multipliant les rencontres avec ceux qui y vivaient. Hommes, femmes, Juifs, Arabes, musulmans, chrétiens. Installés depuis toujours ou arrivés depuis 1948.venus de toutes parts (Allemagne, Maroc, Turquie, Égypte) d'où ils furent chassés) et devenus historiens, archéologues, écrivains, professeurs, artistes, élus politiques, marchands, paysans... tous ont apporté leur pierre à l'édifice et aidé le réalisateur à combler ses ignorances, combattre ses préjugés et percer le mystère.

C'est dans cette expédition que nous embarque *Israël, le voyage interdit*. Road-movie au long cours qui, pendant onze heures, nous fait avaler des kilomètres en voiture, traverser des paysages désertiques, des jardins flamboyants, des villes, des villages, des places et des marchés bondés. Qui surtout nous fait voir des vi-

sages et croiser des personnalités dont la diversité enchante. Des vies se dessinent, dont certaines semblent en contenir plusieurs. Des émotions s'expriment sans toujours pouvoir contenir les larmes tandis que d'autres partent en éclat de rire.

Des personnages s'installent : Michael Romann, amoureux fou de la Vieille Ville à Jérusalem, dont les parents sont arrivés de Berlin, en 1933, au début de l'ascension d'Hitler ; Ariel Carciente, venu du Maroc, et grand connaisseur de la musique andalouse, centralité de la culture juive sépharade ; Eliahou Gal Or, surnommé par lui-même « Pizza Itzbes » (« rabbin de la pizza »), né à Naples durant la seconde guerre mondiale, à qui sa mère n'a pas dit qu'il était juif, devenu hippie à San Francisco et ramené en terre d'Israël par son mentor, le rabbin chantant Shlomo Carlebach. Cette présence humaine constitue la plus grande richesse du film.

Champ de réflexion abyssal

Un film que Jean-Pierre Lledo a choisi de découper en quatre parties – Kippour (2h20), Hanouka (2h37), Pourim (3 heures) et Pessah (3h12). Quatre escalades dont chacune correspond à un questionnement auquel il était indispensable de répondre pour comprendre le déni. Qui sont les Juifs, qu'est-ce qu'être juif – est-ce être israélien ou est-ce une religion ? Pourquoi ont-ils été victimes de tant de massacres et d'expulsions ? Pourquoi a-t-on scouhaité et organisé leur destruction ? Pourquoi l'existence d'Israël a-t-elle toujours été en jeu, et ce jusqu'à aujourd'hui ? Quels cheminements ont conduit certains à les considérer comme un danger, la source du mal ? Au point de ne jamais pouvoir, comme le père du réalisateur, prononcer le mot « juif » ?

Ces interrogations ouvrent un champ de réflexion abyssal que la démarche observée par le réalisateur parvient à circoncrire. Car *Israël, le voyage interdit* jamais ne

Le tournage aura duré neuf mois et laissé deux cent cinquante heures de rushes à la chef monteuse et productrice Ziva Postec

déborde de la sphère personnelle, intime. L'angle – et le propos – entraîne forcément une part de subjectivité. Laquelle à ses travers, comme de donner une vision quasi idyllique du pays (propre au néophyte nouvellement séduit) – en éludant totalement la question des territoires occupés palestiniens et des exactions qui y sont

commises. Et ses vertus, la plus grande étant de nous rendre sensible et passionnant ce long voyage – quête des origines, triple introspectif, travail de déconstruction et de reconstruction – dont le tournage aura duré neuf mois et laissé deux cent cinquante heures de rushes à la chef monteuse (et productrice), Ziva Postec. C'est à cette dernière que Claude Lanzmann avait confié le montage de son film *Shoah* (1985).

« J'allais entrer avec appréhension dans le pays de ma mère », nous dit la voix off du cinéaste au début du film. Le pays aussi où son oncle maternel a choisi de vivre après avoir quitté l'Algérie en 1961. « J'avais 13 ans et, depuis, plus de relation avec lui ni avec sa famille », confie le réalisateur dans son film. Je n'étais pas allé à son enterrement il y a dix ans. Je

l'aimais pourtant. Ce n'est pas lui que j'avais boycotté mais le pays qu'il avait choisi : Israël. Cette fois, il s'est rendu sur sa tombe, a rencontré ses enfants et petits-enfants. Il a fait connaissance avec un peuple et une partie de sa famille qu'il ne connaissait pas, mais vers laquelle le cinéaste a décidé de conduire celle qui l'accompagne durant tout le film : sa fille, Naouel. *Israël, le voyage interdit* est aussi l'histoire d'une transmission. ■

VÉRONIQUE CAUHIAPÉ

Film documentaire israélien et français de Jean-Pierre Lledo
Partie 1 : Kippour (2h20), Partie 2 : Hanouka (2h37), sortie en salle le 14 octobre
Partie 3 : Pourim (3 heures), sortie le 21 octobre
Partie 4 : Pessah (3h12), sortie le 28 octobre.

100 000 inscrits & 500 000 réservations
sur le pass Culture

L'application de jeunes de 18 ans pour découvrir la culture autour de chez eux

pass.culture.fr

pass Culture

MINISTÈRE DE LA CULTURE

Version web :

« Israël, le voyage interdit » : terre promise, terre brûlée

Jean-Pierre Lledo, élevé en Algérie dans le rejet d'Israël, explore le pays dans un documentaire en quatre parties.

Par [Véronique Cauhapé](#) Publié aujourd'hui à 07h30

L'AVIS DU « MONDE » - À VOIR

Depuis qu'il est cinéaste, Jean-Pierre Lledo n'a cessé d'entreprendre des voyages douloureux dont le but visait, sinon une réparation, du moins un apaisement. Ses films précédents – [Un rêve algérien](#) (2003), [Algéries, mes fantômes](#) (2004), [Algérie, histoires à ne pas dire](#) (2007) – l'avaient ainsi reconduit inlassablement vers l'Algérie, ce pays qui l'a vu naître et qu'il dut quitter en 1993, à la suite de menaces des intégristes. Réfugié en France, coupé de ses racines, le réalisateur avait fait œuvre de cet exil et de ce retour impossible. Travaillant sans relâche au deuil d'une Algérie libre et multiethnique, telle qu'il l'avait rêvée.

Depuis deux ans, cependant, c'est un autre voyage qui l'a occupé. Un périple long, périlleux et le plus transgressif de tous, puisque sa destination, Israël, lui avait été interdite durant un demi-siècle. Fils d'un père arabe (d'origine espagnole), athée et communiste, et d'une mère juive algérienne, discrètement pratiquante, Jean-Pierre Lledo avait en effet hérité d'une culture antisioniste qui, sans compromis ni débat, lui avait appris à considérer Israël comme le pire ennemi des Arabes : un « pays d'apartheid », impérialiste et illégitime depuis sa création, en 1948. L'enseignement qui avait consisté à le tenir à distance du monstre s'était révélé d'une redoutable efficacité.

Venir à bout d'un déni

Du moins jusqu'à ce jour de 2008 où le Festival de Jérusalem, qui avait sélectionné *Algérie, histoires à ne pas dire*, lui envoya une invitation. L'année d'avant, le film avait été interdit par les autorités algériennes. Ironie du sort, cette interdiction aida Jean-Pierre Lledo à prendre sa décision. Il allait vaincre le tabou et se rendre en Israël. Il ignorait que cette étape le conduirait à la réalisation d'un film dont l'ampleur serait à l'image du chemin (physique, intellectuel et psychologique) qu'il s'appropriait à parcourir. Car *Israël, le voyage interdit* – long-métrage en quatre volets – ne raconte pas seulement la découverte d'un pays banni et ignoré. Il rapporte l'épuisant et interminable travail auquel le cinéaste a consenti pour venir à bout d'un déni qui l'avait amputé de la moitié de lui-même.

« Ces multiples rencontres ont aidé le réalisateur à combler ses ignorances, combattre ses préjugés et percer le mystère »

Ce travail, qui s'apparente à celui de l'analyse, a fait effectuer à Jean-Pierre Lledo bien d'autres séjours en Israël. Muni cette fois du savoir historique que lui avaient dispensé les livres, il s'est autorisé à traverser le pays, d'est en ouest et du nord au sud, multipliant les rencontres avec ceux qui y vivaient. Hommes, femmes, Juifs, Arabes, musulmans, chrétiens. Installés depuis toujours ou arrivés depuis 1948. Venus de toutes parts (Allemagne, Maroc, Turquie, Egypte d'où ils furent chassés) et devenus historiens, archéologues, écrivains, professeurs, artistes, élus politiques, marchands, paysans... tous ont apporté leur pierre à l'édifice et aidé le réalisateur à combler ses ignorances, combattre ses préjugés et percer le mystère.

C'est dans cette expédition que nous embarque *Israël, le voyage interdit*. Road-movie au long cours qui, pendant onze heures, nous fait avaler des kilomètres en voiture, traverser des paysages désertiques, des jardins flamboyants, des villes, des villages, des places et des marchés bondés. Qui surtout nous fait voir des visages et croiser des personnalités dont la diversité enchante. Des vies se dessinent, dont certaines semblent en contenir plusieurs. Des émotions s'expriment sans toujours pouvoir contenir les larmes tandis que d'autres partent en éclat de rire.

Des personnages s'installent : Michael Romann, amoureux fou de la Vieille Ville à Jérusalem, dont les parents sont arrivés de Berlin, en 1933, au début de l'ascension d'Hitler ; Ariel Carciente, venu du Maroc, et grand connaisseur de la musique andalouse, centralité de la culture juive sépharade ; Eliahou Gal Or, surnommé par lui-même « Pizza Rebbe » (« rabbin de la pizza »), né à Naples durant la seconde guerre mondiale, à qui sa mère n'a pas dit qu'il était juif, devenu hippie à San Francisco et ramené en terre d'Israël par son mentor, le rabbin chantant Shlomo Carlebach. Cette présence humaine constitue la plus grande richesse du film.

Champ de réflexion abyssal

Un film que Jean-Pierre Lledo a choisi de découper en quatre parties – Kippour (2 h 20), Hanouka (2 h 37), Pourim (3 heures) et Pessah (3 h 12). Quatre escales dont chacune correspond à un questionnement auquel il était indispensable de répondre pour comprendre le déni. Qui sont les juifs, qu'est-ce qu'être juif – est-ce être israélien ou est-ce une religion ? Pourquoi ont-ils été victimes de tant de massacres et d'expulsions ? Pourquoi a-t-on souhaité et organisé leur destruction ? Pourquoi l'existence d'Israël a-t-elle toujours été en jeu, et ce jusqu'à aujourd'hui ? Quels cheminements ont conduit certains à les considérer comme un danger, la source du mal ? Au point de ne jamais pouvoir, comme le père du réalisateur, prononcer le mot « juif » ?

« Le tournage aura duré neuf mois et laissé 250 heures de rushes à la chef monteuse et productrice, Ziva Postec, qui avait également travaillé sur « Shoah »

Ces interrogations ouvrent un champ de réflexion abyssal que la démarche observée par le réalisateur parvient à circonscrire. Car *Israël, le voyage interdit* jamais ne déborde de la sphère personnelle, intime. L'angle – et le propos – entraîne forcément une part de subjectivité. Laquelle a ses travers, comme de donner une vision quasi idyllique du pays (propre au néophyte nouvellement séduit) – en éludant totalement la question des territoires occupés palestiniens et des exactions qui y sont

commises. Et ses vertus, la plus grande étant de nous rendre sensible et passionnant ce long voyage – quête des origines, périple introspectif, travail de déconstruction et de reconstruction – dont le tournage aura duré neuf mois et laissé deux cent cinquante heures de rushes à la chef monteuse (et productrice), Ziva Postec. C'est à cette dernière que Claude Lanzmann avait confié le montage de son film *Shoah* (1985).

« *J'allais entrer avec appréhension dans le pays de ma mère* », nous dit la voix off du cinéaste au début du film. Le pays aussi où son oncle maternel a choisi de vivre après avoir quitté l'Algérie en 1961. « *J'avais 13 ans et, depuis, plus de relation avec lui ni avec sa famille*, confie le réalisateur dans son film. *Je n'étais pas allé à son enterrement il y a dix ans. Je l'aimais pourtant. Ce n'est pas lui que j'avais boycotté mais le pays qu'il avait choisi : Israël.* » Cette fois, il s'est rendu sur sa tombe, a rencontré ses enfants et petits-enfants. Il a fait connaissance avec un peuple et une partie de sa famille qu'il ne connaissait pas, mais vers laquelle le cinéaste a décidé de conduire celle qui l'accompagne durant tout le film : sa fille, Naouel. *Israël, le voyage interdit* est aussi l'histoire d'une transmission.

https://www.lemonde.fr/culture/article/2020/10/07/israel-le-voyage-interdit-terre-promise-terre-brulee_6055066_3246.html

LA CROIX

7 octobre 2020

« Israël, le voyage interdit », retour au pays d'origine

Algérien et communiste, le cinéaste Jean-Pierre Lledo a longtemps refusé de mettre les pieds en Israël avant de renouer avec ses racines juives maternelles et de fouler la terre promise. Un voyage intime et intellectuel qu'il raconte dans un film-fleuve en quatre parties

Céline Rouden,



Le cinéaste Jean-Pierre Lledo nous embarque, caméra au poing, dans un road-movie intime.

Israël, le voyage interdit **

(1^{re} partie : Kippour)

de Jean-Pierre Lledo

documentaire français, 2 h 20

C'est en 2008 que Jean-Pierre Lledo a foulé la première fois le sol israélien. Une partie de sa famille y réside pourtant, depuis que son oncle maternel a quitté l'Algérie en 1961 pour s'y installer. Mais, il n'avait plus jamais eu de contact avec lui et ne s'est pas déplacé non plus pour assister à son enterrement, il y a dizaine d'années de cela. Longtemps, ce pays, terre promise de nombreux juifs au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, lui avait été interdit. « *Ou plutôt mes appartenances antérieures me l'avaient interdit, explique-t-il. Là d'où je viens, l'Algérie et le communisme, Israël est un tabou.* »

Fils d'un militant communiste d'origine catalane et d'une mère juive, restés en Algérie après l'indépendance, Jean-Pierre Lledo a attendu d'être chassé de ce pays en 1993 sous la menace des islamistes et de se retrouver en délicatesse avec les autorités pour se défaire peu à peu du poids de cette histoire.

Son dernier documentaire *Algérie, histoires à ne pas dire* ayant été sélectionné par le festival de Jérusalem, il a accepté pour la première fois de faire le voyage en Israël sur les conseils de sa fille Naouel. Et c'est avec elle qu'il y est revenu trois ans plus tard pour réaliser avec l'aide de Ziva Postec, la monteuse de *Shoah*, ce film-fleuve (11 heures), sorte de quête intellectuelle autant qu'identitaire visible dans les salles en quatre parties.

Un road-movie identitaire

Le cinéaste nous embarque, caméra au poing, dans ce road-movie intime à la rencontre des membres de sa famille qu'il ne connaît pas, mais aussi

d'amis ou de personnalités qui tentent de l'éclairer sur la nature de ce pays et la signification du mot « juif ». Pour lui, le marxiste et l'incroyant, le terme s'est longtemps résumé à la seule religion.

« Il ne s'agissait pas d'un peuple, encore moins d'un pays », explique-t-il. Avec sa seule curiosité pour guide, il se rend sur les lieux de l'Histoire, partage les fêtes et les commémorations, retrouve les odeurs de son enfance au marché de Mahanne Yehouda, s'émerveille de voir juifs et arabes cohabiter dans le même pays et découvre dans les kibboutz, l'idéal révolutionnaire et égalitariste qui a présidé à la création de l'État d'Israël.

Nulle objectivité à attendre du cinéaste – qui se garde bien d'ailleurs d'évoquer le conflit israélo-palestinien – dans ce cheminement personnel au cours duquel il se défait de son ignorance et de ses préjugés vis-à-vis du pays pour renouer avec une identité longtemps refoulée. Mais il y a des rencontres poignantes, des personnages atypiques – comme un ancien hippie américain devenu rabbin –, ainsi que les multiples histoires racontées par tous ceux qui un jour ont trouvé, ici, un refuge. La volonté de transmission incarnée par la présence à l'écran de sa fille fait par ailleurs de ce voyage interdit un touchant retour aux origines.

Lien article web : [« Israël, le voyage interdit », retour au pays d'origine](#)

CAUSEUR.fr

Surtout si vous n'êtes pas d'accord

15 octobre 2020

Jean-Pierre Lledo: être à sa place, enfin...

"Le voyage interdit" de Jean-Pierre Lledo

par

Jacques Tarnero



Le cinéaste Jean-Pierre Lledo sort un film documentaire et publie un livre pour célébrer son itinéraire unique de cinéaste communiste et algérien, né d'une mère juive, qui découvre en Israël une révélation longtemps recherchée.

Le voyage interdit de Jean-Pierre Lledo propose une réponse à la question que posait Claude Lanzmann dans *Pourquoi Israël ?* en 1973. Mais tout simplement « *Parce que Israël !* »

Cette réponse devient évidente, dès lors que Lledo s'est affranchi de tous les filtres idéologiques de son passé algérien et communiste. C'est le retour vers cette autre part de lui-même, enfouie au plus profond de son être, qui donne à ce film toute sa force. Élevé par son père communiste en Algérie mais bercé par sa mère juive, Jean-Pierre Lledo va mettre cinquante ans à découvrir son épice centre enfoui. Son film, *Le voyage interdit* et son livre *Alger-Jérusalem, le voyage interdit* racontent cet itinéraire exceptionnel. Être à sa place, c'est ce qu'éprouve enfin Lledo.

Célébrer les Juifs qui chantent

Le long de quatre films d'une durée totale de onze heures, il reconnaît un lieu qu'il ne connaissait pas. Israël, cette terre étrangère, lui est étrangement familière. Formé à l'école du cinéma soviétique, il prend son temps pour dire les choses. Cette œuvre va à contre-courant de la pensée dominante, celle qui adore pleurer les Juifs morts dans la Shoah en général mais accabler Israël en particulier. Lui célèbre les Juifs vivants, ceux qui dansent, ceux qui chantent, ceux qui aiment leur pays, ceux qui pensent le renouveau de l'État des Juifs comme un modèle d'émancipation pour le genre humain.

Les temps ont-ils changé depuis les années 2000, au moment de la seconde intifada quand l'État des Juifs était nazifié et que le signe = s'affichait entre la svastika et l'étoile à six branches, sur toutes les banderoles célébrant la Palestine ? Cette apogée de la haine anti-israélienne est-elle toujours d'actualité ? Le nom d'Israël, le mot Israël, le qualificatif sioniste servent-ils toujours de repoussoir ? Le public pourra-t-il regarder le film de Lledo sans

œillères idéologiques? La pensée automatique objectera-t-elle « *et les Palestiniens ?* », avec toute la force des réflexes pavloviens habituels ? Où sont-ils, pourquoi sont-ils absents de ce film ? Ce sera une grande frustration des critiques de gauche : le sort des Palestiniens et de leurs malheurs divers n'est pas le sujet du film.

La source d'une imposture

Ce dont il est question c'est d'abord de l'itinéraire d'un homme au travers des passions politiques ayant nourri le siècle passé. À travers ce chemin, ce sont d'autres questions qui surgissent dont celle, majeure, de l'identité. Tous ces sujets irriguent notre actualité. Ils étaient cachés mais voilà que chacun affiche désormais sa couleur contre un universel sans couleur, voilà que les questions de genre font trébucher l'idée d'une humanité partagée par tous et toutes. Les Algériens d'origine arabo-musulmane ou berbère voulaient s'affranchir de la tutelle coloniale. Après une lutte féroce contre la France ils ont obtenu gain de cause. Pourtant cette guerre continue ici quand des populations *issues de la diversité* estiment toujours être victimes d'un racisme colonial.

Cette imposture a une source et Lledo la décrit précisément. Lui qui pensait en tant que communiste que l'Algérie indépendante ferait de l'universel son idéal découvre avec effroi que c'est au faciès que les Européens furent massacrés le 5 juillet 1962 à Oran, et que c'est au nom de leur religion que des ouvriers agricoles furent aussi massacrés par d'autres paysans, par leurs camarades de travail dans l'Est de l'Algérie en 1955. Lledo comprend que c'est un projet d'épuration ethnique qui motive les forces du FLN. En 1982, Ahmed Ben Bella, dans une interview dans *Politique Internationale*, va confirmer et préciser les choses : « *Nous autres arabes ne pouvons être que si l'autre n'est pas* ». Pour Lledo le rideau du progressisme se déchire.



Dans *Algérie, histoires à ne pas dire*, son précédent film, il racontait comment le plus grand artiste de musique arabo andalouse, Raymond Leyris, surnommé *cheikh Raymond*, tant il était reconnu comme un maître par les Arabes, fut assassiné parce que Juif et qu'un Juif ne pouvait pas chanter en arabe. Quelques jours plus tard toute la population juive de Constantine, présente depuis des siècles, quittait cette ville.

Accompagné de Boualem Sansal

Un univers psychologique autant que politique s'écroule, un autre va naître. Invité à présenter ce film au festival de cinémathèque

de Jérusalem, Lledo saute le pas. Il fait le choix d'aller voir de plus près la réalité de « *l'entité sioniste* » pour reprendre les mots de la doxa algérienne. Ne pas nommer c'est bien dénier à l'autre tout son droit à être. Réticent, inquiet, mais accompagné de sa fille, Naouel, il découvre un monde inconnu, à la fois intimement proche et intellectuellement lointain. Une nouvelle histoire commence.

Le livre raconte les illusions du passé algérien tandis que le film raconte, les yeux grands ouverts, la découverte d'Israël. Le regard candide et tendre de Naouel, interroge ce nouveau monde qui fait chavirer toutes les certitudes passées. Accompagné de Boualem Sansal, ils prennent la mesure du projet d'effacement de ce pays. Or Israël, l'État d'Israël, impose une foule de questions nouvelles aux catégories mentales du naïf Lledo : qu'est-ce qu'être Juif ? Pourquoi a-t-il été dans l'histoire l'objet de la haine la plus constante ? Pourquoi cet État est-il aussi l'objet d'un tel rejet ? Que contient-il d'insupportable pour les *autres* ? Qu'est-ce que le rapport à Israël révèle de *l'autre* ?

La rencontre de Ziva Postec

Ce ne sont pas seulement des questions que Lledo découvre mais c'est aussi et surtout la coïncidence d'une terre et d'une secrète aspiration. Il est là où il devait être après cinquante ans d'errance psychologique et politique. Ce livre dit une histoire d'amour après avoir raconté celle des ténèbres. Sa rencontre avec la monteuse, cinéaste et productrice Ziva Postec sublime celle avec Israël. Ziva, trouve dans cette rencontre et dans ce film, la source d'une renaissance. Après avoir travaillé sur les récits de la mise à mort des Juifs comme monteuse de Claude Lanzmann pour *Shoah*, elle sait donner à ce *Voyage interdit* une force de vie.

À coup sûr ce film dérangera plus d'un, enfermé dans les certitudes ou les égarements d'une France qui ne sait plus ce

qu'elle est, autant que ce qu'elle souhaite, hormis produire et consommer. Pour tous ceux qui veulent penser autrement, en revanche, l'œuvre de Lledo et Ziva Postec est une parole salutaire.

***Le voyage interdit* de Jean-Pierre Lledo, documentaire, 140 minutes, en salle depuis le 8 octobre.**

<https://www.causeur.fr/jean-pierre-lledo-le-voyage-interdit-israel-185207#>

HEBDOMADAIRES

(et leurs sites web)



6 octobre 2020

Israël, Le Voyage Interdit – Partie 1 : Kippour De Jean-Pierre Lledo

[NATHALIE ZIMRA](#)

6 OCTOBRE 2020



Jean-Pierre Lledo, réalisateur juif algérien, marxiste et antisioniste par conviction anticoloniale, entame ici son Grand Œuvre sur Israël et

requestionne ses positions à l'épreuve du réel. Pour honnête que soit le procédé, ce *Kippour*, malhabile, ne séduit pas toujours.

Avec cette longue plongée (près de 11h au total) sur Israël, à la fois dans sa géopolitique contemporaine et dans sa dimension biblique, Jean-Pierre Lledo se lance dans un travail exploratoire tant de son identité que de ses convictions marxistes. On ne mesurera qu'à l'issue du dernier volet (*Pessah*) à quel point ce travail aura fait bouger les lignes. En nommant cette première partie *Kippour*, du nom de la fête la plus sacrée de la liturgie juive, et en la dédiant à son père, Noël Lledo, marxiste algérien athée, et à sa mère, Émilie Attia, qui respectait Kippour, il nous fait connaître la quadruple dette que par ce travail introspectif il entend régler. La première à son oncle Maxime, sciemment oublié parce que sioniste, la seconde aux juifs d'Algérie, perdus de vue au nom du déni, la troisième pour n'avoir rien transmis à ses enfants de cette judaïté qui pourtant les constitue, et enfin, la quatrième, pour s'être complu dans l'ignorance d'Israël au nom d'une idéologie commode. Accompagné de sa fille Naouel, il attaque sans faillir ni faiblir chacun de ses manquements et, commençant par le premier, va à la rencontre de la veuve de son oncle. La retrouvant chez elle, il s'émeut de ce que la conversation, interrompue voilà cinquante ans, reprenne là où elle fut laissée. Les larmes de la tante sont pour Lledo comme la bénédiction de l'oncle disparu. Pour recréer le lien interrompu avec les juifs d'Algérie, et notamment avec ceux nés, comme lui, à Tlemcen, au nord-ouest de l'Algérie, il s'en va les retrouver après un concert de musique arabo-andalouse, ce blues lié à l'exil qui est comme la "saudade" (relative) des juifs issus du Maghreb. Tous évoquent leur histoire algérienne, là encore souvent traumatique car faite de rejet, de violence et d'une haine du juif bien souvent attisée au cœur même des mosquées et que résume le tristement célèbre : la valise ou le cercueil. Mais quel juif n'est pas un survivant ? Enfin pour s'être complu dans l'ignorance d'Israël, Jean-Pierre Lledo se lance dans la déconstruction de ses fantasmes et donc de ses convictions marxistes. Entamant avec l'historien Denis Charbit, professeur de sciences politiques, une réflexion sur le mot sionisme, il cherche à en définir le

substrat : le sionisme, mouvement pourtant initialement laïc, est la grande victoire du judaïsme et le catalyseur de l'énergie juive à travers 2 000 ans d'histoire. Les juifs sont un peuple et une Nation que seuls l'exil – et le christianisme – ont transformé en religion et pour qui le sionisme, expression du désir de prendre en charge sa destinée politique, ne peut se concrétiser ailleurs que sur la terre d'Israël. Poursuivant sa réflexion avec Ilan Greilsammer, professeur de sciences politiques et de civilisation française à l'université de Tel-Aviv, Lledo cherche à comprendre l'usage politico-sémantique fait du terme colonialisme qui servait jusqu'ici à souligner l'absence de lien culturel entre le colonisé et le colonisateur. Ce mot se voit donc soudain utilisé par le monde arabe (et par l'extrême gauche) en vue de nier la légitimité du lien des juifs sur leur Terre promise. Et par ces rencontres et ces questionnements, Lledo commence à se comprendre juif.

Scénario : Jean-Pierre Lledo Images : Jean-Pierre Lledo Montage : Ziva Postec Son : Jean-Pierre Lledo Production : Ziva Postec Films et Naouel Films Producteurs : Ziva Postec et Jean- Pierre Lledo Distributeur : Nour Films.

15 octobre 2020

35

Actualité Juive

N° 1571 - 15 OCTOBRE 2020

CINÉMA

Israël fait vaciller les préjugés

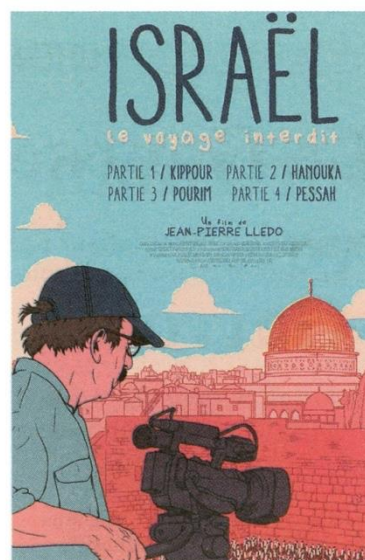
AJ Véritable monument cinématographique, *Israël, le voyage interdit*, de Jean-Pierre Lledo, sort sur les écrans en quatre parties.

Jusqu'en 1993, Jean-Pierre Lledo vit en Algérie. Cinquante ans d'une vie construite avec une image négative d'Israël, à laquelle le cinéaste adhérait. La montée de l'islamisme l'incite à quitter sa terre natale pour la France. Suite à la projection au festival de Toronto d'un de ses films sur l'Algérie, une délégation israélienne l'invite à le présenter à la cinémathèque de Jérusalem. Poussé par sa fille à connaître sa famille, il finit par accepter. Par les réactions enthousiastes suscitées à l'issue de

la séance, l'Algérien découvre qu'il n'a pas affaire à des "monstres".

Israël, le voyage interdit pose la réflexion que Lledo s'autorise enfin sur l'identité juive et sa transmission. Et montre sa quête à la découverte d'un pays fascinant par la réunion des 120 communautés qui le constituent. État où il a choisi de vivre aux côtés de Ziva Postec, productrice-monteuse-traductrice de cette œuvre. La technicienne hors-pair est la monteuse des neuf heures de *Shoah*. L'ancienne élève de Levinas déclare ainsi être passée de la destruction des Juifs à leur renaissance. Grâce à son travail, les onze heures d'*Israël, le voyage interdit* se laissent voir, osons la comparaison, comme un court métrage.

Facile d'accès donc, mais à partir de son histoire personnelle, Jean-Pierre Lledo réussit sur le fond à creuser un sillon que nous suivons avec passion. Le film se découpe en quatre parties titrées par des fêtes religieuses, qui sont également pour l'auteur des fêtes nationales. Chacune d'entre elles rappelle des faits historiques majeurs de l'histoire



du peuple juif. Et pour *Israël, le voyage interdit*, la contrée à laquelle il n'avait pas accès mentalement avant d'y poser le pied. Lui, juif originaire du Maghreb, retrouve une ambiance connue au Mahané Yeouda de Jérusalem. Et surtout écoute le récit dramatique des Juifs des pays arabes, qui pour autant vivent avec les Arabes israéliens.

Le réalisateur livre le témoignage d'un maire musulman et communiste en Israël qui salue la démocratie israélienne. Du kibboutz à la ville, des marchés aux villages, de la verdoyante Galilée au désert du Néguev, nous l'accompagnons pour des entrevues qui renvoient à la diversité des visages et des cultures. « *Un pays où chaque individu a une solution pour le conflit* », souligne Jean-Pierre Lledo, avec un brin d'humour.

Robert Sender

La double actualité de Jean-Pierre Lledo

• **En librairie.** Parution de *Le voyage interdit : Alger-Jérusalem* (Les Provinciales), qui n'est pas le doublon du film, plutôt un processus de désaliénation, donc très autobiographique, de Tlemcen à Jérusalem, en passant par Oran, Alger, Paris, Moscou...

• **En salles.** Chaque mercredi d'octobre un épisode d'*Israël, le voyage interdit*. Chacun peut se voir séparément.

MENSUELS
&
BIMENSUELS
(et leurs sites web)

PREMIERE

En salles

7, 14 ET 21 OCTOBRE | ★★

ISRAËL, LE VOYAGE INTERDIT : KIPOUR, HANOUKA ET POURIM

Un documentaire sur la découverte d'Israël par un cinéaste qui l'a toujours rejeté. Une quête initiatique doublée d'une enquête.

Jean-Pierre Lledo est un documentariste franco-algérien dont l'œuvre est consacrée à l'histoire de l'Algérie. Né de père catholique et de mère juive, à Tlemcen, il s'est établi dans le pays de sa naissance et a rompu tous liens avec la partie « juive » de sa famille. Jusqu'à boycotter Israël et refuser de se rendre à l'enterrement de son oncle maternel. C'est par cet aveu qu'il débute son exploration en quatre parties (*Kippour, Hanouka, Pourim, Pessah*) des préconçus qu'il avait sur ce pays et plus largement de l'histoire des juifs dans les pays arabes et des musulmans en Israël. Film-enquête autant que quête autobiographique, *Israël, le voyage interdit* met en lumière les discriminations, les pogroms subis par les juifs dans les pays arabes. Accompagné de sa fille Naouel et de Ziva Postec (monteuse de *Shoah* de Claude Lanzmann), il se rend aussi compte avec perplexité que le reproche de discrimination de ses interlocuteurs arabes



est démenti par leur propre situation sociale. Puis revient sur le massacre de Deir Yassin en 1948 et son instrumentalisation. Les témoignages recueillis sont laissés dans la longueur, certains sont plus parlants que d'autres. C'est un peu répétitif parfois. La longueur de ce docu (11 heures) en rebutera certains mais passionnera ceux qui s'intéressent aux relations entre Israël et le monde arabo-musulman. ♦ SB

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIME *Fragments Jérusalem* (1997), *Algérie : histoires à ne pas dire* (2007), *Tinghir-Jerusalem, les échos du Mellah* (2013)

Pays France, Israël • De Jean-Pierre Lledo • Documentaire • Durées 2h20, 2h37, 3h

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Octobre 2020

CINÉ REPORTAGE



Pourquoi Israël ?

Algérien, marxiste, antisioniste, le cinéaste **Jean-Pierre Lledo** a opéré un lent et tardif retour vers ses racines maternelles juives. Cette bascule existentielle est le sujet d'*Israël, le voyage interdit*, film-fleuve qui sonde la société israélienne et la pensée juive. **PAR SERGE KAGANSKI**

S'il y a quelqu'un qui fait honneur au nom ouvert, voyageur et cosmopolite de ce magazine, c'est bien le réalisateur de documentaires Jean-Pierre Lledo. Plus « transfuge » que lui, t'es Zelig. Fils d'une juive « pied noire » et d'un communiste espagnol, Lledo est né en 1947 à Tlemcen, a grandi et longtemps vécu en Algérie, pays dont il portait fièrement la nationalité. Il était marié à une Algérienne avec laquelle il eut deux enfants. Il était par ailleurs

marxiste, anticolonialiste, pro-palestinien, contempteur d'Israël. Longtemps, il a nourri le rêve communiste d'une Algérie démocratique, laïque et cosmopolite, jusqu'au moment où il dut se résoudre à quitter définitivement le pays, en 1993, menacé de mort par les islamistes. Jean-Pierre Lledo vient alors vivre en France, poursuivant son activité de cinéaste mais sans jamais se sentir pleinement français après quarante-six années de vie algérienne. En 2008, son film *Algérie, histoires à ne pas dire* est sélectionné au Festival de Jérusalem, le confrontant à un profond dilemme : « y aller ou pas ? Bien que Juif du côté de ma mère, j'étais depuis toujours Algérien, communiste, pro-palestinien... Mais ma fille Naouel trouvait que c'était une bonne occasion de connaître la partie israélienne



de notre famille, ce qu'elle désirait fortement. *Histoires à ne pas dire* était non seulement interdit par les autorités algériennes, mais aussi vilipendé par mes anciens amis communistes algériens. Je me suis dit que si j'avais affronté des tabous algériens, je pouvais bien outrepasser mon tabou israélien. Auparavant, je faisais partie de la société algérienne par mon communisme, désormais, j'étais seul, je devais prendre ma responsabilité d'homme libre. J'ai donc décidé d'aller à ce festival. ».

Un être juif ?

Pour Jean-Pierre et Naouel, ces quatre jours à Jérusalem sont un choc. Tout les bouleverse et ils ont l'intuition immédiate que ce pays est plus riche, complexe, intéressant que le réducteur tiroir colonial dans lequel Jean-Pierre l'avait classé jusqu'alors. Lledo poursuit : « quand j'ai commencé à habiter en Israël à partir de 2011, je me suis senti vraiment libre pour la première fois de ma vie. Je n'ai aucune nostalgie de l'Algérie. Quand on est minoritaire dans un pays arabomusulman, on n'est pas vraiment inscrit dans la société, sauf si l'on est marié avec une personne arabomusulmane, ce qui était mon cas durant quarante ans. Le communisme était l'autre façon de s'inscrire dans cette société. J'ai voulu considérer l'Algérie comme mon pays, j'ai fait tous les efforts pour être pleinement algérien, mais je n'ai jamais été accepté totalement comme tel. Mon pays, mon peuple, je l'ai finalement trouvé pleinement en Israël et c'est ce processus que raconte mon film. En marchant dans le marché populaire de Jérusalem continue Lledo, j'ai eu l'impression de marcher à nouveau dans le marché juif d'Oran de mon enfance. La grande interrogation pour moi, c'est qu'est-ce qu'être

juif ? Est-ce une religion, un peuple, une pensée, une ethnie, une nationalité ? Cette question déroutait l'humanité entière et fait qu'il existe des antisionistes et des antisémites. Ils se disent « si être juif est une religion, qu'est-ce qu'ils foutent en Palestine ? ».

La présence de sa fille Naouel s'avère essentielle, tant durant le tournage qu'à l'écran où elle figure une sorte de double du réalisateur (lui-même invisible à l'image), dans la même position de témoin-explorateur-questionneur, mais plus jeune, plus ingénue face à la double singularité juive et israélienne, incarnant aussi le thème de la transmission entre générations si essentiel dans la culture juive. Naouel est juive par son père (donc non juive selon la loi rabbinique) et sa grand-mère, arabe par sa mère, algérienne par sa naissance et sa citoyenneté jusqu'à seize ans, parlant arabe et français mais pas hébreu. Elle raconte : « quand j'ai su que mon père était invité au Festival de Jérusalem en 2008, j'ai absolument voulu venir. J'étais en colère contre lui parce qu'il ne m'avait rien transmis de mes racines juives. J'ai grandi en Algérie jusqu'à mes seize ans mais j'allais en vacances chez mes grands-parents à Cannes : ma grand-mère me préparait la cuisine juive d'Afrique du Nord, on avait une très bonne relation... Je ressentais donc très fort un appel à en savoir plus sur ces origines. ».

Nuancer les idées reçues

Le film montre des réalités israéliennes qui nuancent certaines idées reçues, par exemple celle d'un pays raciste. Car si la politique israélienne est hautement contestable, la société est diverse (20 % des Israéliens sont Arabes). Non seulement Juifs et Arabes se croisent tous les jours dans les rues, mais les Juifs israéliens eux-mêmes sont issus de toutes les ethnies et régions du monde (on en voit dans le film venus d'Europe, du Maghreb, d'Irak, d'Égypte, du Yémen...). Le réalisateur se souvient : « les communistes algériens se battaient pour une Algérie multiethnique, rêve qui ne s'est jamais concrétisé. À l'inverse, j'avais une vision d'Israël mono-ethnique. Or, en y débarquant, j'ai tout de suite été frappé par la diversité des gens. Des tas d'idées reçues sur ce pays s'effondrent quand on est sur place. ».

Plus inattendu et même surprenant, le film nous apprend l'existence d'un certain Razzak Abdelkader, intellectuel algérien sioniste qui avait publié des essais chez Maspero au début des années soixante. Cet homme était l'un des arrière-petits-fils de l'émir Abdelkader (héros de l'Algérie anti-coloniale), combattant des Forces Françaises Libres, membre du FLN, marxiste

ISRAËL. LE VOYAGE INTERDIT
Un documentaire en quatre parties (Kippour, Hanoukah, Pouchim, Pessah) de Jean-Pierre Lledo, Mour Films, sortie le 7 octobre.



« Quand j'ai commencé à habiter en Israël à partir de 2011, je me suis senti vraiment libre pour la première fois de ma vie »

convaincu. Il critiquait la confiscation (selon lui) de la révolution algérienne par Ben Bella et Boumédiène, et admirait Israël qui représentait selon lui la concrétisation la plus satisfaisante de l'idée communiste, notamment à travers le système des kibboutz. Le film donne à entendre un de ses rares entretiens audio et c'est saisissant.

Autre moment marquant du film, l'entretien avec Benjamin Gross, philosophe du judaïsme, qui nous éclaire sur certains aspects de la pensée juive. « Gross m'a rassuré en me montrant qu'il y avait des points communs entre judaïsme et marxisme, raconte Lledo. Il explique que le projet juif vise à dépasser l'immanence et à toujours rechercher à améliorer le monde. On est dans le concret, pas dans le mysticisme. Un rabbin dit dans le film que le judaïsme n'est pas une religion. Et j'ai appris que les mots « religion » ou « dieu » n'existent pas en hébreu ! C'est quand même intéressant. ». Naouel renchérit : « dans le Talmud, rien n'est noir ou blanc, tout est sujet à débat, interprétation, tout est questionnement... C'est tellement plus agréable et fécond de se perdre là-dedans que dans le virulent "t'as tort, j'ai raison" des réseaux sociaux. ».

La trace lanzmannienne

Le reproche encouru par le film et par son réalisateur, c'est de ne pas donner beaucoup d'espace à LA question qui obnubile tout le

monde. *Israël, le voyage interdit* montre ce qui est beau et intéressant dans la culture juive et dans la société israélienne, et dans un monde idéal, cela ne devrait pas poser problème. Mais la critique politique du pays est faiblement présente dans le film (quoique présente malgré tout), et si les Arabes israéliens s'y expriment largement, les Palestiniens en sont absents, comme dans cette longue séquence à travers Hebron où l'on voit la ville sans rencontrer ses habitants. Le film serait-il trop angélique sur Israël ? Jean-Pierre Lledo s'en défend : « je ne voulais pas faire un énième film sur le conflit israélo-palestinien, je voulais me concentrer sur la question « qu'est-ce qu'Israël, ce pays que j'avais longtemps refoulé ? ». Cela dit, les Arabes israéliens sont très présents dans mon film et ils se considèrent tous comme Palestiniens. L'un d'eux, très pugnace, est le maire adjoint d'Acre et fait partie d'un mouvement islamiste.



Dans le deuxième volet du film, il y a aussi vingt minutes d'extraits de discours palestiniens très violents contre Israël ou contre les Juifs. On ne peut donc pas dire que les Palestiniens sont absents du film. Je ne voulais pas faire un film façon télé où l'on distribue toutes les opinions à part à peu près égales pour faire un film soi-disant objectif. Je tenais à confronter mes propres préjugés anti-israéliens à la réalité israélienne que j'ai découverte par hasard grâce au festival de Jérusalem. C'est ça le sujet du film : moi et Israël ».

Une autre présence discrète parcourt le

« J'avais une vision d'Israël mono-ethnique. Or, en y débarquant, j'ai tout de suite été frappé par la diversité des gens »

film, celle de l'interprète qui traduit les propos hébreux en français. Son nom ne nous est pas inconnu : Ziva Postec, qui a coproduit et monté ce film, n'est rien moins que la monteuse historique de Claude Lanzmann, cette technicienne au génie intuitif qui a structuré *Pourquoi Israël* et *Shoah*. Vers la fin du film, on comprend que Ziva Postec et Jean-Pierre Lledo vivent ensemble et l'on ne sait plus si le cinéaste est tombé amoureux d'Israël et de la culture juive parce qu'aimant Ziva, ou l'inverse. Mais peu importe tant leurs parcours sont intellectuellement similaires. Plus jeune, Ziva était elle aussi marxiste-léniniste, quittant Israël pour Paris à vingt ans pour échapper au poids écrasant de la mémoire de la Shoah très prégnante en Israël dans les années cinquante-soixante. Et elle s'est retrouvée à monter *Shoah*, ce qui ne manque pas d'ironie ! Elle raconte dans un français parfait rehaussé de son délicieux accent israélien, son retour en Israël vingt ans après : « en France, on me regardait tout le temps comme une Israélienne, ou comme une Juive. J'ai fini par me dire que je devais me reconnecter avec mes racines. J'ai redécouvert



film de Jean-Pierre est un film sur la renaissance de ce peuple. ».

S'intéresser à Israël ne va pas de soi aujourd'hui, notamment à gauche, et ceux qui le font passent facilement pour des réactionnaires, affiliés à l'axe américano-sioniste, indifférents au malheur palestinien... Pourtant, il existe aussi une gauche israélienne, de nombreux points de contact et de solidarité entre les populations israélienne

« Je ne voulais pas faire un énième film sur le conflit israélo-palestinien, je voulais me concentrer sur la question : qu'est-ce qu'Israël ? »

le judaïsme, j'ai lu Levinas, et suis revenue vivre en Israël. Quand je suis venue en France, je pensais qu'on ne pouvait être universaliste qu'en quittant Israël et en se détachant de la judéité ; aujourd'hui, je pense au contraire qu'être juive, c'est être universaliste. ».

La trace lanzmannienne pousse à chercher des points de comparaison entre le film de Lledo et ceux de feu le directeur des *Temps Modernes*. « Dans *Pourquoi Israël* analyse Lledo, Claude Lanzmann essayait de trouver la normalité d'Israël, de montrer qu'Israël était un pays comme les autres. Moi, je ressens exactement le contraire : je pense qu'Israël est une exception. ». Ziva de son côté perçoit le film de son compagnon comme une réponse à *Shoah* : « c'était un film sur la destruction des Juifs d'Europe, alors que le

et palestinienne dont certains exemples sont montrés dans le film. On a donc envie de savoir où en sont aujourd'hui politiquement Jean-Pierre Lledo et Ziva Postec, après avoir effectué chacun de leur côté la transition du marxisme au sionisme, passage dont on a vu qu'il n'est pas si aberrant que ça, mais qui demeure mystérieux voire scandaleux aux yeux du Français de gauche lambda. « Je suis de gauche revendique Ziva Postec, mais sans étiquettes partisans ou idéologiques. Je suis une Israélienne universaliste et je me nourris de la pensée juive. Nul besoin d'être religieux pour s'y intéresser ». Et Jean-Pierre ? « Je ne suis plus marxiste, ni communiste, je suis partisan de la liberté, notamment la liberté de penser en dehors des systèmes idéologiques. ». *Israël, le voyage interdit* est la preuve en acte de cette liberté.

Commentaire

« Il n'y a pas de bonheur sans liberté, ni de liberté sans vaillance », Thucydide

N°172 / Hiver 2020-2021

À la recherche d'une identité

Israël, le voyage interdit *est un film-documentaire de plus de 11 heures, construit en quatre parties* Kippour, Hanouka, Pourim, Pessa. *Il est réalisé par Jean-Pierre Lledo, monté et coproduit par Ziva Postec, monteuse de Shoah, dont toute la famille était partie en fumée à Auschwitz. Participation active de Naouel Lledo, fille de Jean-Pierre.*

Le film raconte magistralement un double voyage : *initiatique* allant à la source de 3500 ans d'histoire d'un tout petit pays, terre coincée entre cinq pays arabes ne voulant que sa destruction, et *intérior*, conduit comme une psychanalyse, à la recherche de racines familiales. Le déclencheur fut la sélection au Festival de Jérusalem du film "Algérie, histoires à ne pas dire", interdit en Algérie. Naouel pressa son père d'accepter l'invitation. Elle voulait connaître sa famille israélienne et sa "part juive inconnue". Lui cherchait à comprendre les raisons d'une stratégie de contournement de sa "question juive". En se délivrant d'un préjugé, car il se représentait Israël comme un pays monoethnique et agressif, Jean-Pierre Lledo s'acquittait d'une dette à rembourser. « [...] Mon oncle maternel avait quitté l'Algérie en 1961 ... J'avais 13 ans. Et depuis je n'avais plus eu de relation, ni avec lui, ni avec sa famille ... Je n'étais pas non plus allé à son enterrement, il y a 10 ans. Je l'aimais pourtant. Ce n'est donc pas lui que j'avais boycotté, mais le pays qu'il avait choisi : Israël. Qu'est-ce qui, durant plus de 50 ans, avait empêché le Juif algérien communiste que j'étais d'aller en Israël ? Et si mon hostilité à Israël n'avait été qu'une tentative pour échapper à un simple mot : juif ? ».

Moments d'émotion

Évoquons trois moments.

Dans le premier, l'on voit Jean-Pierre Lledo abandonnant la caméra jusqu'alors toujours tournée vers l'extérieur, filmé par sa fille, se recueillant sur la tombe de son oncle maternel et enlaçant sa tante Paulette Attia en pleurs : ses larmes sont comme la bénédiction de l'oncle. « Je n'étais pas sûr d'obtenir le pardon des miens, mais malgré cinquante ans d'indifférence l'on m'avait ouvert la porte ».

Deuxième moment : les pleurs d'Anet Haskia entourée de ses trois enfants arabes qui se sont engagés dans l'armée en Israël. Elle se déclare israélienne, arabe et musulmane. Elle est divorcée, coiffeuse. Elle estime que les Arabes israéliens, s'ils ont des droits, ont aussi des devoirs. Elle espère être la voix à la Knesset de tous les Arabes qui soutiennent Israël. Elle s'en prend violemment à Ahmed Tibi, vice-Président de la Knesset qui estime qu'Israël est devenu un régime d'apartheid fondé sur la suprématie juive.

La *Naqba* est toujours présentée dans les médias d'un seul côté : ces milliers de Palestiniens massacrés par les Israéliens. Mais Lledo rappelle cette autre Naqba dont personne ne parle : le million de Juifs chassés du monde arabe à partir de 1948, ainsi que ce million de non-musulmans chassés d'Algérie durant les mois de l'indépendance.

Troisième : un entretien à la Cinémathèque de Jérusalem avec la légendaire Lia Van Leer, femme de gauche, à l'origine du réseau de toutes les Cinémathèques d'Israël. Elle affirme que tous les cinéastes arabes y avaient présenté leurs films, même mauvais, même antisémites, comme le mensonger documentaire *Djenine* du réalisateur arabe israélien Mohammed Bakri. Celui-ci raconte un massacre qui ne s'est jamais produit.

La pratique de la désinformation était récurrente : cette autre invention mensongère par l'agence de presse AFP, relayée, malgré des démentis de l'Agence La Ména, par les grands médias français, d'un déploiement de chars et de soldats israéliens sur une bande de 15 km. à la frontière du Liban et du Hezbollah, consécutif à un tir de sniper du Hezbollah qui tua un officier israélien Dov Harari. Or, photographies à l'appui, la Ména montrait que pas un seul soldat israélien ne se trouvait sur les lieux : les faits sont les faits, la vérité n'est pas "symbolique".

Le rêve d'une société multiethnique et multiculturelle, qui n'avait pu s'accomplir en Algérie – Jean-Pierre Lledo ayant été menacé à Alger par les islamistes – prenait peu à peu corps en Israël. Arabes et Juifs, de toutes confessions, musulmans, chrétiens, bouddhistes, etc., se croisant, se baignant, travaillant ensemble, assis côte à côte sur les pelouses, dans les autobus, sur les bancs d'université : quel pays arabe pouvait en dire autant ?

Le judaïsme

Le point culminant du film, son *acmé*, est un entretien chez lui à Jérusalem avec le professeur de philosophie Benjamin Gross. Lui est posée la question centrale : qu'est-ce qu'être juif ? Il résume à lui seul l'esprit du film. La Bible raconte, explique Gross, non l'histoire d'une religion, mais celle d'un peuple, et même de l'humanité tout entière. Ce qui est essentiel, ce n'est pas la relation à Dieu, mais au monde. Le cœur du judaïsme, c'est un projet : « un peuple prend sur lui de vouloir un autre monde que celui qui existe, un monde qui reconnaît que les lois immanentes de l'univers ne sont pas le dernier mot. Celui-ci peut et doit être transformé. Cette affirmation de ne pas se contenter d'autre chose que de cette utopie est la source de notre dynamisme. Malgré les persécutions millénaires qui ont opposé constamment le peuple juif aux nations, il a perduré. Il a trouvé en lui la force nécessaire pour rebondir. C'est cela l'essentiel de la Bible : non pas une vie triomphante, mais des échecs qui ont poussé la nation à les surmonter. Mais si l'homme ne réalise pas une partie du chemin, ne peut se réaliser non plus la réalité divine. Elle est dépendante de l'action humaine. Il y a une promesse divine que le monde doit changer, ce changement passe par l'action des hommes ». Gross cite en exemple le fœtus dans le ventre de sa mère : il sait que sa situation est provisoire. Si on pouvait l'interroger : « Quel est le monde que vous attendez ? », il dirait : « Je ne peux pas le dire parce que je ne le connais pas, mais une chose est certaine : je ne peux rester dans ce monde-ci. Il y a nécessité pour moi de sortir de cet enfermement pour aller vers un autre univers ». Être d'une façon précaire dans le ventre de sa mère, c'est comme habiter un pays virtuel, un endroit qui n'est pas physique, mais tout intérieur. Tel est Israël pour les Juifs. Il n'y a pas de peuple qui, dans l'Histoire, après 2000 ans d'errance, puisse dire : « Voilà, nous sommes revenus ». L'espoir, la force du *retour*. Tel est le secret du judaïsme. Tel est le sentiment profond du messianisme juif.

Humour

L'humour n'est pas absent du film : Shlomo Havilio, commandant de Jérusalem sud-ouest en 1948-49, agent du Mossad à Paris dans les années 1950, organisa les Juifs d'Algérie en autodéfense. Il est entré dans la Haganah à l'âge de 15 ans pour ne plus subir l'humiliation infligée à sa famille qui tenait un magasin de confiserie (chocolat et loukoums) pour Arabes.

Le jour de son mariage, le 2 décembre 1947, à 10 h. du matin, il est averti que des Arabes sont sortis de la Vieille Ville côté juif pour attaquer, suite à la décision de l'ONU le 30 novembre 1947 de partager la Palestine. Il cherche à organiser la défense. À 14 h.30, il se rappelle qu'il devait se marier. Il court à la maison où sa femme l'attend. « Mais où étais-tu ? » - « Mais ... c'est la guerre ».

Nous ne pouvons pas ne pas souligner, pour finir, l'admirable construction du film. Chacun des volets s'ouvre sur le plan-séquence silencieux d'une ville d'où s'élève lentement une musique, et où l'on devine çà et là quelques lumières comme des étoiles clignotant faiblement dans la nuit : autant de lueurs d'espoir – *Ha Tikva l'Espoir*, titre aussi de l'hymne national d'Israël – d'un peuple depuis toujours menacé de disparaître : si la plupart des conflits entre nations ont pour origine des motifs économiques, idéologiques, politiques, territoriaux, seul Israël a pour triste privilège que son existence même est en question.

Chacun des volets se termine dans l'allégresse de chants et de musique juifs andalou-arabes, à l'exception du dernier : un écran blanc comme une page blanche sur laquelle il faudrait inlassablement réécrire une histoire qui n'en finit pas, et Lledo entendant en rêve son oncle dans un costume tout blanc lui lire un passage du Zohar, l'œuvre maîtresse de la Kabbale : « Le saint béni soit-Il plante les âmes ici-bas. Si elles prennent racine, c'est bien. Sinon il les arrache, même plusieurs fois, et les transpose jusqu'à ce qu'elles prennent racine »

La judéité est l'âme du judaïsme. Elle demeure un mystère. Il faut du temps pour que l'âme, plusieurs fois exilée, trouve ses racines. Au terme du voyage, Lledo a retrouvé l'adresse. Il est rentré dans sa maison. Ainsi sa famille-fantôme s'est-elle réincarnée.

Guy Samama



12 novembre 2020

FILM

Jean-Pierre LLEDO

LA TECHOUVA DU CINÉASTE

Cinéaste algérien né à Tlemcen, de mère juive et de père athée et communiste, Jean-Pierre Lledo découvre Israël sur le tard : en 2008, il est invité à y présenter son film, *Algérie, histoires à ne pas dire*, sélectionné par le Festival international du film de Jérusalem. Après moult hésitations, il décide de faire le voyage – et il tombe amoureux du pays. Depuis, il n'a de cesse de le sillonner et de l'étudier. Aujourd'hui, après quelques années de réflexion et neuf mois de tournage, il propose un film en quatre parties intitulé *Israël, le voyage interdit*, une quête de vérité aux allures de *road movie*, qui, de manière différente dans chacune des parties – « Kippour », « Hanouka », « Pourim » et « Pessah » –, analyse la légitimité d'Israël sur sa terre.

PROPOS RECUEILLIS PAR BÉATRICE NAKACHE



© Hour Films

Jean-Pierre Lledo, comment avez-vous débuté dans le cinéma et pourquoi vous a-t-on, à l'époque, boycotté en Algérie ?

Jean-Pierre Lledo. J'ai fait des études de cinéma au prestigieux Institut national de la cinématographie de Moscou, le VGIK, et je suis rentré en Algérie en 1976. Recruté à l'ONCIC [Office national pour le commerce et l'industrie cinématographique], l'organisation nationale de cinéma, j'ai rencontré beaucoup de difficultés pour réaliser mes premiers films, et j'ai subi la censure. J'étais considéré comme un contestataire par rapport au pouvoir ; j'ai toujours milité dans des organisations communistes clandestines.

En 1990, lors d'une interview pour la télévision algérienne, j'ai officiellement révélé la judéité de ma mère, et donc la mienne. Le lendemain, ma voisine traitait mon fils de sale Juif, j'étais subitement catalogué et ciblé comme Juif, et donc condamné à mort. Au même moment, le FIS [Front islamique du salut] était légalisé. En 1993, j'ai donc dû quitter l'Algérie car les islamistes prévoyaient de m'assassiner, comme d'autres intellectuels, pour mes idées et mes origines.

En arrivant en France en tant que militant pour la démocratie en Algérie et contre les islamistes, on était plutôt fraîchement accueilli.

Le Monde, *L'Obs*, *Libération* dirigeaient leurs efforts contre l'armée algérienne et non pas contre les islamistes, et j'étais considéré comme un suppôt du pouvoir.

À ce moment-là, ce qui m'intéressait le plus, c'était de parler d'un sujet que je n'avais pas pu aborder en Algérie : le problème des populations non musulmanes, c'est-à-dire chrétiennes et juives, que le FLN était déterminé à faire partir depuis 1962. Aucun cinéaste algérien n'avait parlé de cet exode et de ses causes. J'ai donc fait le film *Algérie, histoires à ne pas dire* – qui a été immédiatement interdit par les autorités algériennes.



Comment est-il possible que pendant tant d'années, vous ayez occulté la branche maternelle de vos origines ?

J-P.L. Lorsqu'on vit dans le monde arabe – même si la population d'Algérie est en fait berbère –, il y a deux sujets tabous : le premier touche aux raisons pour lesquelles, en 1962, un million de non-musulmans ont dû quitter l'Algérie, et le second, c'est Israël. Si vous dites du mal d'Israël, vous allez pouvoir en parler, mais vous n'avez pas le droit de vous interroger. À partir du moment où j'avais décidé de vivre en Algérie, j'étais obligé d'intégrer cet état d'esprit.

De plus, mon parcours était plutôt celui d'un communiste ; et même si, par mon oncle, j'avais reçu quelques rudiments de judaïsme, j'avais toutes les raisons d'occulter ce problème. En fait, c'est en arrivant en France que la question juive a commencé à faire son chemin dans mon esprit.

Comment l'idée du film *Israël, terre interdite* a-t-elle germé en vous ?

J-P.L. Je me trouvais dans un festival à Toronto lorsque la délégation israélienne m'a fait savoir qu'elle était intéressée à présenter mon documentaire *Algérie, histoires à ne pas dire* en Israël ; et trois mois plus tard, j'ai été invité à me rendre à Jérusalem. Je me suis posé la question : accepter ou non ? Deux choses ont joué en



Je me suis dit :
« Jean-Pierre, dans ta vie il y a un trou noir de cinquante ans dans ta judéité, et tu te dois de l'explorer ! »

faveur de mon voyage en Israël : d'une part, l'Algérie avait interdit mon film, et d'autre part, mes propres amis m'avaient attaqué.

J'ai donc considéré que je n'avais plus de liens avec l'Algérie et qu'il ne tenait qu'à moi de prendre mes responsabilités.

Ma fille et moi avions de la famille en Israël depuis 1961 et nous ne la connaissions pas. Alors elle est venue avec moi au Festival international du film de Jérusalem en 2008, et à partir de là tout s'est déclenché dans ma tête.

Que s'est-il passé lors de ce voyage ?

J-P.L. Je me suis retrouvé face à un pays que je ne connaissais pas et à l'égard duquel j'avais des préjugés. J'ai accepté l'idée que je ne savais rien et, à mon retour en France, je me suis mis à lire énormément sur ce sujet.

Sur place, j'avais pris des contacts avec un grand nombre de personnes originaires d'Algérie venues voir mon film à la cinémathèque de Jérusalem ; je suis revenu régulièrement en Israël, et j'ai commencé à élaborer l'idée de faire un film. Un jour, je me suis retrouvé à Ma'hane Yehouda, le *shouk* de Jérusalem, et subitement, le marché juif de mon enfance à Oran m'est revenu en mémoire. Je me suis dit : « Jean-Pierre, dans ta vie il y a un trou noir de cinquante ans dans ta judéité, et tu te dois de l'explorer ! »



« Des mines » m'empêchaient auparavant d'accéder à Israël. Ces mines sont les termes « sionisme », « colonialisme », « apartheid », « Esplanade des Mosquées »...

Lors de votre parcours en Israël, vous avez rencontré des membres de votre famille, mais aussi d'éminentes personnalités intellectuelles, telles que Oury Cherki, Beno Gross, Denis Charbit, Benny Morris, Ilan Greilsammer, et même l'écrivain Boualem Sansal. Tout était planifié ?

J-P.L. J'avais écrit un scénario, car c'est indispensable pour obtenir des subventions. Mais lorsque l'on tourne un documentaire, tout peut arriver. Le tournage du film s'est effectué sur neuf mois, avec des allers-retours entre Israël et la France.

Alors que pour mon film sur l'Algérie, j'avais réussi à obtenir des fonds importants de la part de la France, pour un film sur Israël je n'ai reçu aucune aide, si ce n'est l'aide à l'écriture du scénario. Pour l'aide à la production, j'ai essuyé des refus de la part de toutes les institutions françaises que j'avais sollicitées auparavant. En 2013, j'ai rencontré la coproductrice israélienne Ziva Postec. Nous avons décidé de démarrer le tournage immédiatement, même si le montage financier n'était pas bouclé. Et l'aventure a démarré !

Votre fille apparaît tout au long du film – pourquoi vous a-t-elle accompagné ?

J-P.L. Je lui ai demandé de m'accompagner dans ce tournage en me disant que, n'ayant pas le même niveau de connaissances que moi sur le pays (moi, comme je vous l'ai dit, j'avais énormément lu sur le sujet), elle pouvait apporter un regard neuf à ce voyage. Elle a appris en neuf mois ce qu'il m'a fallu cinquante ans pour découvrir. Ce fut pour elle une expérience très forte, unique. Elle a découvert



1



2

1. Naouel, fille de Jean-Pierre Lledo

2. Jean-Pierre Lledo filme l'écrivain algérien Boualem Sansal, en visite au Kotel.

sa famille et, à travers celle-ci, sa part inconnue de judéité. Au début du film, elle fait l'expérience désagréable d'un interrogatoire poussé à l'aéroport, puis, petit à petit, au fur et à mesure du film, on la voit évoluer vers de meilleurs sentiments. Ce voyage l'a profondément touchée. Aujourd'hui, elle se considère comme juive.

Ce qui est paradoxal dans ce film, c'est le fait qu'en déambulant à travers Israël, c'est aussi l'histoire des Juifs d'Algérie qui émerge.

J-P.L. Oui, parce que je suis entré en Israël par la porte algérienne. Assez vite, j'y ai été accueilli par une trentaine de Juifs d'Algérie, et ils m'ont assailli de questions. D'autre part, du point de vue dramaturgique, cinématographique, j'introduis l'Algérie dans ce film à travers l'histoire de mon oncle qui a quitté Tiemcen pour Oran, puis Oran pour Israël. J'ai cherché à comprendre pourquoi. J'ai intégré dans mon film cette dimension de l'exode des pieds-noirs et des Juifs. Après 1967, la plupart des *alyot*, souvent liées aux guerres, sont des *alyot* de Juifs originaires d'Algérie. Les Juifs d'Algérie sont majoritaires en France, et 70% des Juifs de France qui font l'*alya* sont originaires d'Algérie.

Votre film se compose de quatre parties. Comment s'articulent-elles ?

J-P.L. La première partie, « Kippour », c'est mon arrivée en Israël par la porte algérienne, et l'examen de ce que j'appelle « les mines » qui m'empêchaient auparavant d'accéder à Israël. Ces mines sont les termes « sionisme », « colonialisme », « apartheid », « Esplanade des Mosquées »... Dans cette première partie, je démine ces concepts déformants qui empêchent de comprendre le vrai visage d'Israël.

Le deuxième volet, « Hanouka », raconte l'histoire que j'ignorais auparavant : celle des Juifs dans le monde arabe, et leur exode. La troisième partie, « Pourim », c'est Israël aujourd'hui, sa précarité. Comme dans la *Meguilá* d'Esther, les Israéliens sont toujours confrontés à des ennemis qui veulent les exterminer.

Le quatrième volet, « Pessah », pose l'une des questions principales de l'ensemble du film : « qu'est-ce qu'un Juif ? ». Pour le monde entier, être juif, c'est appartenir à une religion. À travers ces quatre parties, le spectateur comprend qu'il s'agit d'un véritable peuple, qui vit son histoire depuis plus de trois mille ans. ■



2

TV
&
RADIO
(et leurs sites web)

"Israël, le voyage interdit" ou le retour du refoulé

D'Alger à Jérusalem, Jean-Pierre Lledo a entrepris, aux côtés de sa productrice Ziva Postec, une quête sur ses origines, en réalisant un film fleuve, qui lui a ouvert les portes d'Israël, et de son Histoire trimillénaire. Rencontre avec un cinéaste arpenteur et une dentellière de l'ombre.



Image extraite du film "Israël, le voyage interdit, partie 3 : Pessah", de Jean-Pierre Lledo, en salles le 7 octobre 2020 • Crédits : Nour Films (2020)

Jean-Pierre Lledo, on le connaissait jusqu'à présent comme cinéaste algérien, marxiste et anticolonialiste, et donc comme il se doit pro-Palestinien et antisioniste, auteur d'une belle et émouvante trilogie introspective, *Un rêve algérien*, *Algéries, mes fantômes* et *Algérie, histoires à ne pas dire*, réalisée en 2003 et 2007, et consacrée à l'échec de son rêve d'une Algérie indépendante et multiethnique, laïque et fraternelle, qui était avant lui celui de son père, Pied Rouge d'origine catalane qui avait choisi de rester dans son pays natal après l'indépendance, en 1962.



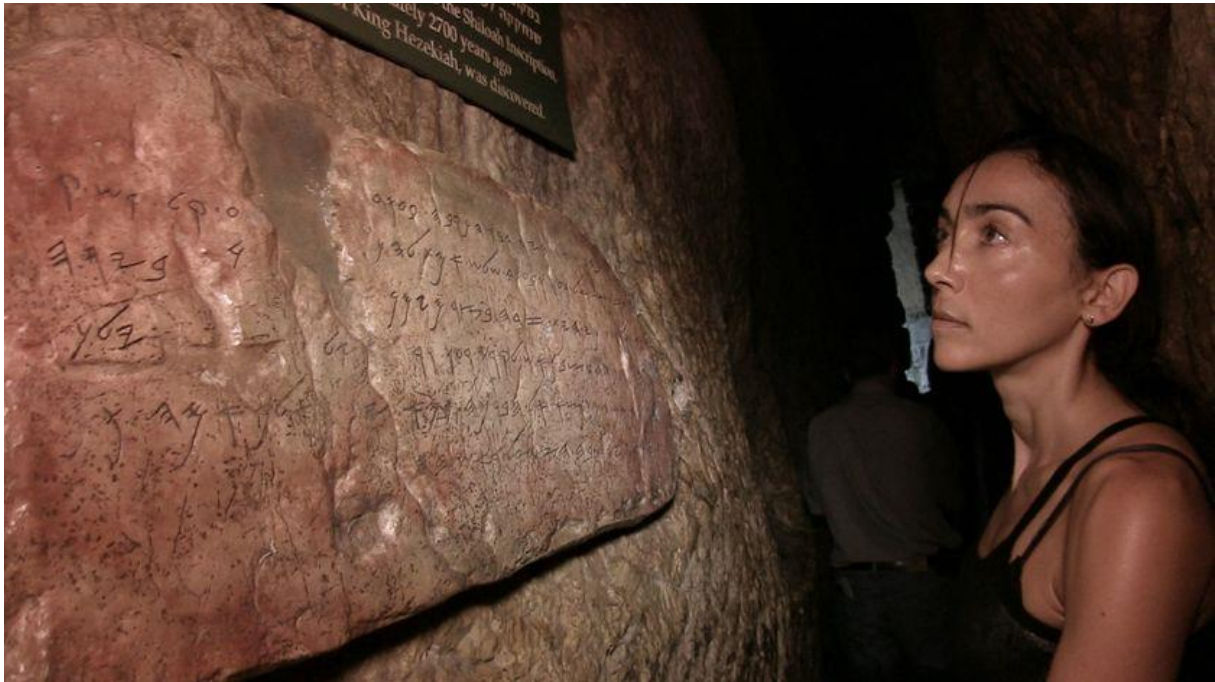
Extrait du film "Israël, le voyage interdit, de Jean-Pierre Lledo, en salles le 7 octobre 2020 • Crédits : Nour Films

En quête d'une (re)construction

Ce n'est pas un film sur Israël, c'est vraiment ma vision d'Israël, qui se traduit cinématographiquement, ou comment un œil se transforme et se métamorphose d'un endroit à un autre. Ce fut en même temps la déconstruction et la re-construction de mon regard. C'est la quête qui m'a aspirée pour faire ce voyage.

Jean-Pierre Lledo

Et voilà qu'avec un film ample et riche, de plus de 11h, conçu en quatre parties, et sorti en salles depuis le 7 octobre, [Jean-Pierre Lledo](#) nous revient en cinéaste israélien, amoureux de la culture juive et de son histoire, héritage maternel refoulé pendant plus de 50 ans, et curieux de découvrir, et de faire découvrir, ce qui est devenu son pays. Que s'est-il passé ? C'est, entre autres, ce que raconte [Israël, le voyage interdit, documentaire fleuve](#) qui, sous la forme d'un *road movie* jalonné de rencontres plus étonnantes et passionnantes les unes que les autres, avec émotion, érudition et, souvent, humour aussi, avec un parti pris subjectif assumé, va à l'encontre de bon nombre d'idées reçues sur ce pays, son peuple et son histoire trimillénaire, et tente, après bien d'autres, de répondre, en cinéaste arpenteur qu'il est, à rien moins que ce qu'on appelle, depuis les Lumières, en passant par Karl Marx, Jean-Paul Sartre, Edgar Morin, la "question juive".



Extrait du film fleuve "Israël, le voyage interdit", de Jean-Pierre Lledo, en salles depuis le 7 octobre • Crédits : Nour Films

Pour l'aider à donner forme à son voyage, notre invité a pu compter sur une bonne fée, qui a produit et monté sa quête en images : [Ziva Postec](#), qui s'était déjà fait la main sur les films de Jacques Tati, Alain Resnais, Orson Welles et ... Claude Lanzmann. Le montage de *Shoah*, et l'invention de sa forme, c'est elle, et nous sommes très honorés de la recevoir, aux côtés de Jean-Pierre Lledo. (La sortie du film s'accompagne de la publication du livre *Le Voyage interdit. Alger-Jérusalem*, de Jean-Pierre Lledo, aux [éditions Les Provinciales](#)).

"Shoah" était un film sur la destruction des juifs d'Europe. "Israël, le voyage interdit" en est la réponse, c'est une suite nécessaire. Shoah représentait la mort, "Israël, le voyage interdit", c'est la vie. J'étais comme une missionnaire pour faire ce film.

Ziva Postec

<https://www.franceculture.fr/emissions/plan-large/israel-le-voyage-interdit-ou-le-retour-du-refoule-avec-jean-pierre-lledo-et-ziva-postec-maura>



10 octobre 2020



Télécharger l'émission : <https://we.tl/t-fOyBQYfym3>



Invités de Sandrine Sebbane : Anne-Marie Baron et Jean- Pierre Lledo



[Ecouter](#)

Les matinales, émission présentée par Sandrine Sebbane qui reçoit Anne-Marie Baron, critique cinéma, Jean-Pierre Lledo, réalisateur, Ziva Postec productrice du film qui sort en salle « ISRAËL Le Voyage Interdit » en quatre parties



Mon oncle maternel avait quitté l'Algérie en 1961... J'avais 13 ans. Et depuis je n'avais plus eu de relation, ni avec lui, ni avec sa famille... Je n'étais pas non plus allé à son enterrement, il y a 10 ans... Je l'aimais pourtant. Ce n'est donc pas lui que j'avais boycotté, mais le pays qu'il avait choisi... Israël. Qu'est-ce qui durant plus de 50 ans avait empêché le Juif algérien communiste que j'étais ? Ma fille Naouel a voulu m'accompagner dans cette aventure et j'ai accepté. Une dette à rembourser.

Partie I : Kippour : Une famille oubliée, les Juifs d'Algérie, eux aussi perdus de vue, n'avaient rien transmis à mes enfants, m'être complu dans l'ignorance... Arriverai-je à me débarrasser de toutes mes fautes ? Car d'Israël, je dus vite l'admettre, je ne savais rien. Ni de son passé, ni de son présent. Un mot mystérieux et oublié que ma mère utilisait souvent, m'en ouvre soudain les portes, "Tcharbeb" ...



Lien vidéo : <https://youtu.be/Rwj-Hj43diw>

WEB

« Israël, le voyage interdit » – Retour aux origines

par [ANTOINE LE FUR](#)



© Nour Films

Documentaire fleuve sortant en quatre parties dans les salles, Israël, le voyage interdit de Jean-Pierre Lledo est une plongée impressionnante dans l'histoire d'un pays finalement assez méconnu du grand public. Une œuvre déjà importante dans l'histoire du cinéma.

À partir de quand se dit-on qu'un film fait autorité ? Parfois, cela peut prendre des années, et même des décennies, avant qu'une œuvre soit considérée comme un classique. Et puis, dans certains cas, un simple visionnage suffit à se dire que l'objet cinématographique que l'on est en train de contempler est d'ores et déjà une référence. Pour la génération actuelle et puis pour celles qui nous succéderont. *Israël, le voyage interdit* appartient à cette catégorie. Mais peut-on parler d'un simple « film » ? Car ici, l'objet en question dure près de... 12 heures. Évidemment, pour des raisons pratiques, il était impossible de sortir cet impressionnant documentaire en un seul bloc. Il a donc été morcelé en quatre parties. Les différents fragments correspondent aux grandes fêtes de la religion juive : Kippour, Hanouka, Pourim, Pessah.

À l'origine de ce projet pharaonique, il y a donc l'histoire de Jean-Pierre Lledo, l'un des plus grands documentaristes français (*L'Empire des rêves, Lumières, Un Rêve algérien*, etc.). Son pays, c'est l'Algérie. Il y est né, a vécu sur ces terres pendant plus de 40 ans avant de s'exiler en France dans les années 1990, menacé par des fondamentalistes islamistes. Juif par sa mère, il ne s'était jamais rendu en Israël, pays dont il est pourtant intrinsèquement attaché. Une sorte de rejet de cette nation, si vivement critiquée dans les états arabes et notamment en Algérie. Et puis, à la fin des années 2000, il a finalement sauté le pas et a entrepris un long voyage pour découvrir ce pays, à la fois proche et loin de lui.

Israël, le voyage interdit prend la forme d'un journal de bord dans lequel le cinéaste consigne toutes ses impressions par rapport à ce pays qu'il visite pour la première fois. Durant l'ensemble de son long périple, il est accompagné de sa fille Naouel qui découvre, elle aussi, tout un pan de ses origines. À les regarder tous les deux, presque candides à certains moments, on songe à Usbek et Rica, les personnages des *Lettres Persanes* de Montesquieu. Et puisqu'il faut un guide au tandem, père et fille sont accompagnés de Ziva Postec, productrice et monteuse du film. Un nom inconnu pour beaucoup mais qui parle à certains cinéphiles puisqu'elle monta les films de réalisateurs prestigieux tels qu'Alain Resnais, Orson Welles, Jacques Tati ou encore Yves Robert. Mais aussi Claude Lanzmann, qu'elle a assisté sur *Pourquoi Israël* et le monumental *Shoah*. On remarquera que les deux œuvres entretiennent d'ailleurs des points communs. La durée, bien évidemment, mais pas seulement. Dans les deux cas, ce qui frappe le spectateur, c'est la puissance des témoignages. Avec *Israël, le voyage interdit*, Jean-Pierre Lledo est allé interroger de nombreux israéliens. Des intellectuels, des artistes, des inconnus, etc. Le film se donne à voir comme un gigantesque kaléidoscope. Mélange des profils mais également mélange géographique et idéologique. Face à la jeunesse de Tel Aviv, il y a la richesse historique et culturelle de Jérusalem, débarrassée ici de tout son folklore.

Alors oui, le documentaire de Jean-Pierre Lledo peut faire peur. Devant cette œuvre pour le moins dense aux allures de cathédrale, le spectateur peut se sentir désemparé. Se pose également la question du religieux. Peut-on être emporté par ce film même si l'on n'est pas Juif ? *Israël, le voyage interdit* déconstruit méthodiquement les idées reçues. *Shoah* était le grand film sur les camps et l'extermination des Juifs durant la Seconde guerre mondiale. Le film de Jean-Pierre Lledo est, quant à lui, l'œuvre de référence sur Israël, bien loin des discours des journaux télévisés. Du très grand cinéma.

<https://maze.fr/2020/10/israel-le-voyage-interdit-retour-aux-origines/>



1^{er} avril 2021



À l'occasion de l'édition DVD du film "Israël, le voyage interdit" chez Nour Films, rencontre avec l'auteur, Jean-Pierre Lledo.



Lien de la vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=XVzXWIXlpzM>

Un film, un jour

27 octobre 2020

Israël, le voyage interdit ★★☆☆☆

27 octobre 2020 par [Yves Gounin](#)



Israël, le voyage interdit est un documentaire fleuve, de plus de onze heures, sorti en salles en quatre parties. Il est l'œuvre de Jean-Pierre Lledo, un documentariste français, né en Algérie en 1947 d'une mère juive et d'un père communiste venu de Catalogne. Marxiste lui aussi, athée, anti-colonialiste et pro-indépendantiste, Jean-Pierre Lledo nourrit jusqu'en 1993, date de son départ forcé d'Algérie sous la menace des islamistes, le rêve d'une Algérie multiconfessionnelle et multiethnique qu'il a raconté dans trois documentaires, *Un rêve algérien*, *Algéries, mes fantômes* et *Algérie, histoires à ne pas dire*, réalisées en 2003, 2004 et 2007.

Ce rêve engendrait mécaniquement un préjugé partagé dans tout le monde arabe : le rejet épidermique d'Israël et du projet sioniste, accusés d'avoir spolié les Palestiniens de leurs terres et d'y avoir instauré au mépris des résolutions de l'Onu un régime d'apartheid.

C'est ce préjugé que Jean-Pierre Lledo, accompagné de sa fille Naouel et de sa monteuse Ziva Postec (qui assista Claude Lanzmann dans le montage de *Shoah*), vient déconstruire en Israël, à la rencontre des Juifs et des Arabes qui y habitent. Ce lent processus prend la forme d'un long *road movie* à travers Israël, un pays si petit qu'on finit inmanquablement par repasser souvent dans les mêmes lieux symboliques : le Mur des lamentations, la porte de Damas, le lac de Tibériade, la plage de Tel Aviv...

Jean-Pierre Lledo filme caméra à l'épaule et reste invisible, sauf à l'occasion d'une scène unique : celle où on le voit se recueillir sur la tombe de son oncle, qui quitta l'Algérie en 1961 pour venir en Israël et avec lequel le cinéaste, aveuglé par son idéologie, avait

coupé tout lien, une rupture dont il se repent aujourd'hui. C'est donc surtout sa fille, Naouel, une resplendissante jeune femme d'une trentaine d'années, et sa monteuse et infatigable traductrice, dont on comprendra dans le tout dernier plan le lien qui l'unit à elle, que le réalisateur filme. Son documentaire en acquiert une dimension familiale, presque intime. Au bout de onze heures, bercé par la voix lente et rocailleuse du narrateur, on a presque l'impression d'être devenu le quatrième passager de cette voiture avec laquelle le trio sillonne le pays.

Israël, le voyage interdit ne se revendique pas, ainsi que son titre pourrait le laisser augurer, comme le portrait d'un pays, mais plutôt, ainsi que son sous-titre l'annonce, comme la réalisation d'un tabou : comment un marxiste anti-colonialiste peut-il se rendre dans un pays dont son idéologie nie l'existence et revendique la destruction ? qu'y découvre-t-il ?

Il y découvre un pays « exceptionnel » qui a réalisé le rêve qu'il avait nourri en Algérie et auquel il avait dû renoncer le cœur brisé : celui d'un État démocratique, multiconfessionnel et multiethnique. Jean-Pierre Lledo fait de la vie des Arabes d'Israël une description idyllique – qu'il compare à l'exil forcé des Juifs des pays arabes ou à la dhimmitude dans laquelle ils ont été réduits. Il documente soigneusement, témoignages d'archéologues ou d'historiens à l'appui, l'ancienneté de la présence juive en Terre promise, l'interdiction injuste de s'y installer ou même d'y venir en pèlerinage (ainsi à Hebron) durant la domination ottomane ou anglaise et, a contrario, aujourd'hui, la magnanimité de l'Etat d'Israël à concéder le Mont du Temple à la Jordanie

Ce constat partisan choquera les pro-Palestiniens de tous poils qui, avec des arguments souvent solides, reprocheront au contraire au sionisme ses tares historiques et ses fautes actuelles. Le procès qu'instruit Jean-Pierre Lledo manque de l'objectivité qu'on attendrait d'un documentaire équilibré sur Israël et la Palestine. Il y donne la part trop belle aux Juifs de toutes origines qui revendiquent leur droit à occuper la terre de la Bible et caricature les Arabes en suppôts de l'islamisme, obnubilés par un seul projet négationniste: l'annihilation d'Israël.

Mais Jean-Pierre Lledo a l'humilité de reconnaître sa subjectivité. C'est la limite de son projet : un documentaire de onze heures sur l'aliyah d'un homme est un peu longuet. Mais c'est aussi ce qui en fait le prix : la vérité d'un homme n'est pas moins intéressante que celle d'un pays.

[La bande-annonce](#)

<http://un-film-un-jour.com/index.php/2020/10/27/israel-le-voyage-interdit/>

6 octobre 2020

A la découverte d'Israël

PAR Myriam ANISSIMOV



Israël, le voyage interdit

Jean-Pierre Lledo

2020

Le cinéaste d'origine algérienne Jean-Pierre Lledo revient sur sa rencontre tardive, mais émouvante, avec Israël.

Le film de Jean-Pierre Lledo projeté actuellement à Paris est une œuvre rare et « démesurée ». Il ne s'agit pas seulement d'un très long documentaire, mais d'un récit autobiographique qui s'apparente dans le langage cinématographique à la démarche de Marcel Proust lorsqu'il entreprit de rédiger *A la recherche du temps perdu*. Car Lledo, au cours de cette si longue déambulation en terre d'Israël, ce pays qu'il avait détesté et même considéré « illégitime », s'est finalement identifié non seulement au peuple juif qui y est revenu pour édifier un État souverain, mais aussi à ses propres racines juives. Certes sa mère était juive, mais son père était un communiste algérien militant. Il avait épousé les thèses de l'Algérie indépendante, qui n'a pas reconnu l'État d'Israël, et n'entretient à ce jour aucune relation avec lui.

Un long cheminement

Ce cheminement, qui l'a conduit à une totale métamorphose et à sa décision de faire son alyah en Israël, est raconté dans ce vaste récit, composé de quatre longues parties. L'ensemble qui ne dure pas moins de onze heures et demi est diffusé en quatre jours entre le 7 et le 28 octobre. Les quatre parties s'intitulent Kippour, Hanouka, Pourim, Pessah. Ce sont les grandes fêtes juives qui structurent ce récit, dans lequel le réalisateur raconte la réappropriation de ses racines, mais n'apparaît à l'image que lors d'une courte séquence, lorsqu'il récite le Kaddish avec sa tante sur la tombe de son oncle. On y entend parler français, anglais, hébreu et arabe.

Lledo va principalement à la rencontre de quatre personnes qui sont présentes dans plusieurs parties du film : Ron Havilio, documentariste, originaire de Turquie, qui vit à Ein Karem et auteur du film *Fragments, Jérusalem*. Michael Romann, issu d'une famille arrivée depuis Berlin en Palestine mandataire en 1933. Ariel Carciente, venu du Maroc, qui connaît sa généalogie familiale depuis le 12^e siècle. Enfin, Eliahou Gal Or, né à Naples durant la Seconde Guerre mondiale, à qui sa mère n'a jamais révélé qu'il était juif, ni l'identité de son père, qu'il recherche encore aujourd'hui. Hippie à San Francisco, il a suivi l'enseignement du rabbin Shlomo Carlebach et se qualifie, non sans humour, de « *Pizza Rebbe* » (Rabbin de la pizza). Il vit dans un désordre grandiose, une improvisation constante et une joie de vivre indestructible. On le dirait tout droit sorti du roman d'Albert Cohen, *Mangeclou*.

Au terme de sa longue méditation, Lledo, un homme sans aucune fortune, sans relations dans le milieu du cinéma, tant en Israël qu'en France, où il a vécu à Montreuil de 1993 à 2011, a décidé de réaliser ce film dont les proportions et la volonté de tout embrasser, l'ont conduit à affronter de grandes difficultés d'ordre matériel.

Ce cinéaste atypique se reproche, à l'instar de Marcel Proust, d'avoir « *perdu tant d'années de sa vie* » avant d'en identifier le but. Il a découvert que l'amour qu'il voue à sa compagne Ziva Postec, productrice et monteuse de leur film, était au centre de son changement complet d'existence. Il a tourné le dos à la moitié de son existence pour commencer une autre vie.

Une histoire algérienne

Jean-Pierre Lledo est né en 1948 à Tlemcen où vivait une ancienne communauté juive. Sa mère était juive et son père, un Algérien militant communiste, né dans une famille d'origine catholique. Venu à Tlemcen pour fonder une fédération communiste, il y avait rencontré sa future épouse. De fait, la famille Lledo, arrivée en Algérie en 1850, est originaire de Catalogne. Bientôt, il découvrira que « *lledo* » est le nom catalan d'un l'arbre méditerranéen le micocoulier, et qui pourrait signifier que les Lliedo étaient des marranes, car Lledo se prononce Yedo, c'est-à-dire :Youd.

Le père de Lledo, expulsé du département d'Oran par les autorités françaises pour son action militante et syndicale au sein de l'entreprise qui construit les abris creusés dans la montagne pour les sous-marins, dans le port militaire de Mers-el-Kébir, s'établit ensuite à Alger.

Le frère de sa mère avait quitté l'Algérie en 1961, à la veille des accords d'Évian et de l'indépendance proclamée en 1962. Lledo l'aimait bien, mais n'était cependant pas allé assister aux funérailles de son oncle en Israël, « *le pays interdit* », ou plutôt, le pays qu'il s'était interdit.

Tous les Français juifs et catholiques avaient quitté l'Algérie en proie aux attentats et aux pogroms. Seul son père avait voulu rester. Comme il n'était pas musulman, il a dû demander la nationalité algérienne, et au bout d'un an, contre toute attente, il l'a obtenue.

A dix-huit ans, Jean-Pierre Lledo a pu obtenir un passeport algérien grâce au certificat de nationalité de son père et avec l'aide de quelques relations. Il l'a utilisé jusqu'à sa majorité, 21 ans. Il est devenu membre de l'Association des Étudiants algériens. Son passeport a été prorogé jusqu'en 1971. Il a fait ses études de cinéma à Moscou où il avait obtenu une bourse, et où il s'est marié avec une jeune fille arabo-musulmane, venue y étudier la médecine. Cela dit, elle ne se considérait arabe ni musulmane. Ils ont eu un fils Serge, et une fille, Naouel, qui joue un rôle clef dans la démarche du voyage initiatique de son père en Israël. Il est revenu en Algérie en 1976, où il demanda la nationalité algérienne, qu'il n'a obtenue qu'en 1980.

Jean-Pierre Lledo a quitté l'Algérie en 1993, car les islamistes voulaient l'assassiner, et s'est établi en France « *pour voir s'il pourrait en faire son pays* ». Il y a vécu longtemps, mais sa rencontre avec Ziva Postec, la monteuse du film de Claude Lanzmann *Shoah*, a totalement métamorphosé le cours de sa vie et amplifié les sentiments que lui avaient inspiré son premier voyage en Israël.

Encouragé par Naouel, il était venu présenter son film en 2008, *Algérie. Histoires à ne pas dire*, à Jérusalem. Israël était pour lui Tabou.

Il ignorait tout de la tragédie des Juifs du monde arabo-musulman, expulsés et spoliés au lendemain de la fondation de l'État d'Israël et de la guerre d'Indépendance. Il était hostile à Israël et la judéité de sa mère était un fardeau. Le mot « Juif » lui était difficile à prononcer. « Un préjugé politique pour masquer un trouble identitaire... ? », dit Lledo.

Une rencontre décisive, celle de Ziva Postec

Peu de gens savent que Ziva Postec n'a pas seulement été la monteuse de *Pourquoi Israël* et de *Shoah* de Claude Lanzmann. Ils ignorent aussi qu'elle a vécu plus de vingt ans en France, et épousé Robert Postec, un metteur en scène et acteur français qui se noya sous ses yeux à Ashdod, au mois de juillet 1964. Deux mois plus tard, leur fille Sarah naquit à Paris.

Ziva Postec est née à Tel Aviv. Ses parents, sionistes, étaient arrivés des Carpates en 1933 pour s'établir en Palestine mandataire. Les familles maternelle et paternelle furent assassinées à Auschwitz, lors de la liquidation des Juifs hongrois, pendant l'été 1944. Avant la naissance de l'État d'Israël, les Juifs du *Yishouv* étaient appelés Palestiniens. L'Orchestre Philharmonique de Palestine fut inauguré par Arturo Toscanini en 1936. Le journal quotidien était le *Palestine Post* et, dans le dictionnaire Larousse, le drapeau blanc frappé de l'étoile de David bleue, était celui de la Palestine.

Pendant son enfance, les survivants de la Shoah qui arrivaient en Israël effrayaient Ziva, et elle ne sentait aucun lien avec eux, exceptée la peur qu'ils lui inspiraient. Ces hommes et ces femmes squelettiques, aux yeux hagards qui arrivaient nombreux, les images des films d'actualités des Alliés découvrant les camps d'extermination lui étaient une réalité insupportable.

Elle a commencé à étudier le montage au Studio Géva à Givataïm, mais ne supportant plus de vivre en Israël, elle est partie pour la France en 1961.

Elle s'est formée sur le tas au Studio Cognac Jay de la Télévision française. Puis elle a monté son premier film de fiction pour Jacques Tati.

Elle montera des films d'Alain Resnais, d'Orson Wells, d'Yves Robert, Melville. Elle a été chef-monteuse pour *Les Guichets du Louvre* de Michel Mitrani, et pour *Molière* d'Ariane Mnouchkine.

En 1972, Ziva Postec commence à travailler avec Claude Lanzmann sur *Pourquoi Israël* ? Une cinquantaine d'heures de rushes qui ne sont rien comparées aux trois-cent-cinquante heures de *Shoah*, dont le visionnage et le montage lui demanderont six années de travail. Voici que la *Shoah*, qu'elle avait voulu fuir en France, l'avait rattrapée.

Six années pendant lesquelles elle se retrouva, jour après jour, seule dans la salle de montage, face à la tentative de destruction du peuple juif. C'est elle qui écrivit le style du film en « *désynchronisant la voix et l'image, en retravaillant le débit pour arriver au rythme juste... En coupant des récits très forts, pour donner au spectateur l'impression que c'est lui qui avance, qui découvre, qui voit... En transformant une séquence cinématographiquement banale en séquence pleine d'émotion, ou inversement, en faisant contraster le paisible de l'image avec l'horreur du propos.* »

Quand le film fut achevé, elle resta pendant trois mois alitée.

Lanzmann, quant à lui, l'ignora une fois le film terminé. Il ne l'invita à aucune présentation du film, ne mentionna jamais ni son nom ni le travail immense qu'elle avait réalisé pour structurer le film : « *Le travail terminé, Claude se livre à mon égard à une sorte d'effacement des traces, jusqu'à endosser la paternité du montage dans le livre qui restitue l'ensemble des dialogues du film, auquel j'ai d'ailleurs contribué, et dans lequel mon nom est effacé.* » .

Une fois remise, Ziva Postec alla étudier chaque samedi avec Emmanuel Levinas et suivre les cours de Georges Hansel sur le Talmud.

En 1987, Ziva Postec quitte l'Europe, « *tombeau des Juifs* ». « *Je dois effacer ma fuite d'Israël, que j'ai quitté vingt-cinq ans plus tôt.* »

À son retour en Israël, elle ressentit la même émotion que celle de Jean-Pierre Lledo en 2008, lorsqu'il découvrit la diversité du peuple juif et d'Israël en général. Elle réalisa, entre autres, une série de portraits de femmes israéliennes, dont une Arabe, *Variations sur un thème : être israélienne*.

Israël Le voyage interdit film une co-production franco-israélienne. Mais l'affaire a été très difficile à monter. Lorsque la troisième partie fut achevée, l'argent manquait pour payer les studios de la quatrième partie. Après avoir miraculeusement reçu l'aide de la Fondation Patrick et Lina Drahi, Ziva Postec et Jean-Pierre Lledo lancèrent une grande collecte qui permit d'achever le film mais pas d'apurer totalement les dettes.

Le tournage s'est déroulé en 2012 ; le montage final des quatre parties a duré trois ans et demi. Le montage des 250 heures de rushes, parmi lesquels 200 heures d'entretiens en trois langues - français, hébreu, arabe - a demandé beaucoup de temps, car il a fallu d'abord les transcrire sur le papier, avant de pouvoir les monter.

Ce film est aussi une histoire d'amour. Jean-Pierre Lledo vit avec Ziva Postec dans une belle maison, située dans une petite rue, juste derrière le marché aux puces de Yaffo en Israël.

Projections :

- Partie 1 : *Kippour* : le 7 octobre 2020 : 2 heures 20.
- Partie 2 : *Hanouka* : 14 octobre 2020 : 2 heures 37.
- Partie 3 : *Pourim* : 21 octobre 2020 : 3 heures.
- Partie 4 : *Pessah* : 28 octobre 2020 : 3 heures 12.

Aux cinémas MK2 Beaubourg et aux 7 Parnassiens.

Projection et rencontre avec Ziva Postec et Jean-Pierre Lledo au cinéma Eden le 11 octobre à Montmorency.

Parallèlement à la sortie du film *Israël, Le voyage interdit*, Jean-Pierre Lledo publie aux Éditions Les Provinciales, son livre intitulé *Le Voyage interdit. Alger-Jérusalem*.

<https://www.nonfiction.fr/article-10509-a-la-decouverte-disrael.htm>

9 octobre 2020



Israël, le voyage interdit, de Jean-Pierre Lledo

Exploration familiale de la pensée juive

Depuis que Jean-Pierre Lledo a dû quitter l'Algérie en 1993 sous les menaces de mort islamistes, il n'a cessé dans ses films d'aborder la question-taboue de l'exode de la population non-musulmane au moment de l'indépendance en 1962. *Un rêve algérien* (cf. [critique n°3076](#)) montrait, à l'exemple d'Henri Alleg, de quoi s'est privé le régime algérien en muselant sa composante française qui avait épousé son combat. Avec *Algérie mes fantômes* (cf. [critique n°3455](#)), il évoquait les blessures de tous ceux qui ont dû partir. Et avec *Algérie, histoires à ne pas dire* (cf. [critique n°7416](#)), il explorait ce qu'il reste de la cohabitation avec les Pieds-noirs et les Juifs qui durent quitter l'Algérie dans la mémoire de ceux qui sont restés. Il fut interdit en 2007 par les autorités algériennes mais sélectionné par le Festival de Jérusalem, ce qui fut l'occasion pour Lledo de mesurer sa méconnaissance des faits historiques et du judaïsme.

Il fallait donc un voyage et un film, lequel, enfin terminé, fait 11 h et sort en quatre parties dans les salles françaises, une chaque mercredi à partir du 7 octobre 2020. Un passionnant voyage qui n'est pas sans soulever des tonnes de questions !

C'est effectivement un voyage. En Israël mais aussi un voyage intérieur. Celui d'un cinéaste juif, algérien et communiste mais aussi, comme la transmission d'une histoire familiale non-assumée, de sa fille Naouel. D'où sa place d'assistante à la réalisation et sa présence récurrente à l'écran. Jean-Pierre Lledo, lui, exprime ses questionnements et cheminements en voix-off et, s'il est clairement l'interlocuteur principal de l'impressionnante mosaïque de personnes qu'ils vont rencontrer et visiter en Israël, il n'apparaît qu'une fois, lorsqu'il est sur la tombe de son oncle. Cet oncle maternel avait quitté l'Algérie en 1961. Il est à la source du film : le cinéaste ne l'avait jamais revu, ni n'avait visité sa famille, ni n'était allé à son enterrement.

« Ce n'était pas lui que j'avais boycotté, mais le pays qu'il avait choisi : Israël ». Avec cette absence à l'écran du cinéaste mais sa forte présence derrière la caméra, le film est un regard, une sorte de caméra subjective : l'évolution d'un questionnement, la progression d'un retournement, celui d'oser regarder Israël en face alors le vocabulaire ambiant ne le désigne dans les pays arabes que comme « territoire occupé », « entité sioniste », etc. Un mot interdit.



Et pour Jean-Pierre Lledo, regarder Israël en face, c'est avant tout rétablir le lien avec sa famille. Comme ses autres films, celui-ci se fait volontairement personnel. Un livre éponyme va d'ailleurs paraître qui sera essentiellement autobiographique : « *Le Voyage interdit, Alger-Jérusalem* ». Si ces rencontres permettent de sentir le vécu et les aspirations d'une famille juive, elles sont prolongées par d'innombrables entretiens avec des universitaires, historiens, spécialistes, rabbins, personnalités ou gens des rues. Le voyage se fait en voiture et les paysages défilent, la carte des villes se construit peu à peu, sans qu'on ne franchisse jamais un check-point.

Car le sujet n'est pas là : même si le reproche d'apartheid énoncé par les Palestiniens et les pays arabes est souvent évoqué, cette réalité n'apparaît pas à l'écran. Au contraire, Jean-Pierre Lledo insiste sur la diversité heureuse de la société israélienne, composée d'immigrants du monde entier, sans toutefois aborder le rejet des immigrants africains. Il oppose à la coexistence avec les 20 % d'Arabes israéliens le sanglant nettoyage effectué lors de l'Indépendance algérienne, lorsque furent chassés ou massacrés les Juifs et les Chrétiens. Et évoque avec ses interlocuteurs la fuite des Juifs des pays arabes et les pogroms, à commencer par l'Irak d'où ils ont complètement disparu. Et bien sûr la *Shoah*.



L'écrivain Boualem Sansal au Mur des Lamentations

Le propos s'élargit ainsi à l'Histoire, incontournable puisque Juifs et Palestiniens revendiquent la même terre. En résonance, les quatre parties du film prennent le nom des fêtes juives qui, en retraçant l'Histoire du peuple juif, répondent à une injonction de Dieu de célébrer les événements passés : « Rappelle-toi les jours d'autrefois, considère les années d'âge en âge. Interroge ton père, qu'il te l'apprenne ; tes anciens, qu'ils te le disent » (*Deutéronome* 32, 7). Chacun est invité à faire un examen de conscience et jeûner jusqu'au jour du « Grand Pardon » (Yom **Kippour**) qui célèbre l'Alliance avec Dieu : les Tables de la Loi qui sont remises pour la deuxième fois aux Hébreux qui viennent de fuir l'esclavage en Egypte. **Hanouka** symbolise la résistance spirituelle du judaïsme à l'assimilation grecque avec la deuxième souveraineté juive après la révolte des Macchabées de 175 à 140 av. JC. **Pourim** (de *pour*, le destin) célèbre par un carnaval l'échec du projet d'extermination du peuple juif après l'imploration d'Esther auprès du grand vizir perse, quatre siècles av. JC. Quant à **Pessah** (la Pâque), elle marque le souvenir de la libération de l'esclavage en Égypte et leur première souveraineté.

« D'Israël, je dus vite l'admettre, je ne savais rien », indique Jean-Pierre Lledo. Pour ce film, il a beaucoup lu, ce qui lui permet d'aller à l'essentiel avec ses interlocuteurs. Il est accompagné pour les traductions de l'hébreu de sa productrice et monteuse Ziva Postec, qui elle est née en Israël mais ne voulait pas être juive et en était partie pour faire du cinéma en France. Elle sera notamment la chef monteuse du *Shoah* de Claude Lanzmann de 79 à 85. Autre film-fleuve, *Israël le voyage interdit* est issu des 250 heures de rushes de neuf mois de tournage en 2012 (ainsi qu'une trentaine d'heures de compléments), et a nécessité trois ans et demi de montage, d'avril 2015 à fin novembre 2018. Durant les trois années de l'entre-temps, il avait fallu trouver l'argent nécessaire, ce qui ne fut pas mince affaire.

La première partie, **Kippour** (2h20), est l'occasion de poser le contexte historique, en montrant combien l'antisémitisme est inséparable de la question politique et territoriale. Ce sera un fil rouge durant les quatre parties de ce voyage introspectif et quête d'origine, tant cette spécificité marque la relation intime à soi-même, à ses proches et au monde. Dans la seconde partie, **Hanouka** (2h37), Jean-Pierre Lledo prend conscience que son émotion est de trouver en Israël un exemple de société multiculturelle et multiethnique pour laquelle il s'est toujours battu en Algérie avec les communistes. Ses interlocuteurs arabes israéliens insistent sur la démocratie qui leur permet, comme ce maire-adjoint d'Akko membre d'un parti islamiste, d'accéder à des postes de responsabilité, même si les lois restreignent les droits des minorités. Les cinéastes arabes israéliens peuvent réaliser des films critiques et être primés... Et Lledo d'évoquer les restrictions de liberté dans les démocraties arabes. En reconstituant sa famille, il se sent changer d'appartenance. La troisième partie, **Pourim** (3h), explore les solutions au conflit israélo-palestinien. Si la division en deux Etats semble avoir l'appui de la majorité de la population, le retour des réfugiés est exclu par tous les interlocuteurs car il remettrait en cause l'Etat d'Israël. De même, la reconnaissance de cet Etat est un préalable à toute négociation. « Nier l'Histoire de l'Autre ne prédispose pas à la paix ».

Se dessine alors ce qui se confirme dans la quatrième partie, **Pessah** (3h12) : la reconnaissance et le retour sont les nœuds essentiels d'une bien improbable paix. Et cela en une dialectique infernale où le fait de prononcer un mot pour l'Un pose aussitôt la même question pour l'Autre : retour des Juifs sur les terres dont ils ont été chassés il y a 2000 ans / retour des réfugiés de 1948 sur les terres qu'ils occupaient. Restant d'un côté de la légitimation, le film ne le fait pas, mais n'empêche pas le spectateur de le faire : son rythme doux laisse le temps de la réflexion. Au contraire, enrichi par cet approfondissement, il peut

prendre le recul nécessaire et mesurer dans quelle complexité cette petite terre est l'enjeu d'un vivre ensemble bien difficile à définir dans les tensions du monde.



Sans se départir de son rêve de fraternité, Lledo prend lui aussi de la hauteur et pose ce qu'il convient d'appeler la « question juive » : s'agit-il avant tout d'un peuple ou d'une religion ? « Un peuple » répondent d'emblée ses interlocuteurs, comme le rabbin d'origine algérienne Ouri Cherki (dont le fils a été dramatiquement assassiné en 2015, enterrement qui fait partie des compléments de tournage). « Jésus a voulu transformer le judaïsme en religion », précise-t-il. Si la Torah agit comme lien pour garder la nostalgie de sa terre à travers le temps, c'est ce sentiment d'appartenance qui a soudé les Juifs dispersés. « La Bible est l'Histoire d'un peuple, à signification universelle », indique le professeur de philosophie juive Benjamin Gross, « une série d'échecs à dépasser ». Son projet humaniste créateur est utopique, la volonté divine dépendant de la volonté humaine.

On le voit, *Israël – le Voyage interdit* n'est pas seulement une expérience par sa durée. C'est accepter le questionnement des idées établies et reposer les cartes sur la table. N'attendons pas de Jean-Pierre Lledo ce qu'il n'est pas ou qui ne correspond pas à sa démarche. Le questionnement de ses blocages envers Israël et son cheminement sont clairs, et ce film ne revendique aucune objectivité. Il ne cesse au contraire de poser des questions, vécues intimement et confrontées à la diversité des avis.

Ceux des Palestiniens font l'objet d'autres films réalisés par d'autres cinéastes. Reste une évidence : de tous les peuples du monde, les Juifs ont été les plus haïs, rejetés et massacrés. Et méritent à cet égard au moins, comme le fait ce film, le respect de l'écoute.

De Olivier Barlet

<http://africultures.com/israel-le-voyage-interdit-de-jean-pierre-lledo-15004/>



Un documentaire exceptionnel :

Israël, le voyage interdit

de JP Lledo, monté par Ziva Postec, avec Naouel Lledo,...

Tout ce que Paris compte d'amoureux du cinéma, Juifs et non-Juifs, était présent pour l'avant-Première d'Israël, le voyage interdit : environ 500 personnes? La première partie du documentaire de Jean-Pierre Lledo mêle toutes les facettes de la vie, tous les paradoxes d'un itinéraire hors-normes pour impliquer, dès les premières images, le spectateur dans l'histoire qu'il nous narre. C'est un entrelacs de cheminement personnel et d'histoire contemporaine, à travers les résistances et chausse-trappes idéologiques, comme le terme « Sionisme » devenu une insulte, car l'envers de la dhimmitude, en arabe.

Le point de vue du narrateur, d'abord : cela commence par le portrait d'un oncle, décédé depuis plus de dix ans, -« à l'allumage de la 1ère bougie de Hanoukah », selon la tante facétieuse qu'il est venu interroger- qui marque toute la différence, l'antinomie apparente, entre ceux qui ont choisi le retour à Sion, au moment de l'Indépendance de l'Algérie, et ceux qui sont restés, coûte que coûte. Le narrateur appartient à ceux-là, fils de militant communiste, donc partisan (et artisan) de la décolonisation, qui reconnaît avoir avalé bien des couleuvres, par conviction, et accepté qu'un mur infranchissable de mots, de concepts idéologiques et de distanciation physique se dressent entre lui et les siens. Ou entre lui et lui-même.

Il s'en veut et craint que le fossé de l'histoire ne soit irrémédiable, entre l'autre partie de la famille, lui-même et sa fille Naouel... D'ailleurs, elle-même, dès son arrivée à l'aéroport Ben Gurion, marque très nettement le pas. Son prénom et lieu de naissance suffisent aux services de sécurité à détecter un risque potentiel, malgré le « Haï » qu'elle porte au cou et les explications certifiées de son père : oui, l'Algérie reste une ennemie clairement hostile, peut-être plus que d'autres, à l'heure de rapprochements inouïs. Y être né et porter des attributs, tels que le nom usuel pose problème. Naouel accepte mal d'être suspectée d'entrée.

L'échange avec Ziva Postec, la Sabra, -retournée vivre en France, qui a monté la fresque historique de Claude Lanzmann, « Shoah » et dit avoir fait « le chemin inverse », s'être provisoirement détachée d'Israël, pour mieux revenir,- apparaît comme une main tendue qui va combler le risque d'incompréhension.

Comme une éternelle renaissance, heureusement, la fête et la liturgie de Rosh Hashana en famille provoquent un retour aux sources amusé ou curieux, une entrée en matière, ou plutôt par l'esprit.

Très vite, aussi, les langues se délient et l'enquête commence sur les vraies raisons factuelles, historiques ou identitaires, de l'arrachement des uns (les Sionistes de la première heure), à l'égard de ceux qui ont, pendant longtemps, accepté le sort commun, jusque dans les années 90. La Tante, mais aussi d'autres membres de la famille étendue, racontent les pogroms et massacres d'Oran, dès le 5 juillet 1962, où de nombreux Juifs périrent.

Les estimations du nombre de morts, toutes communautés confondues, sont incertaines, mais l'historien Jean-Jacques Jordi dénombre plus de 700 victimes du massacre d'Oran, tuées et disparues. En grande majorité : des chrétiens pieds noirs, une centaine de Juifs, et une cinquantaine de musulmans »traîtres«. Mais gageons que quand on ouvrira les archives du FLN, on en trouvera le double.

Des oncles versés dans la musique judéo-arabe, longtemps le pilier de « l'union sacrée » entre Juifs et Arabes refont à l'envers le trajet de leur réelle reconnaissance au sein de la population, de leur préservation aussi, à l'égard du commun, en tant qu'artistes notoires, mais aussi du moment de l'éclatement irréversible du tissu local : [**L'assassinat de Cheikh Raymond, dont la vie nous avait été contée par mon amie, sa petite-fille, Alexandra Leyris z'l**](#), décédée le samedi 1er juin de l'an dernier et à qui j'ai réservé la seconde invitation qui m'était offerte pour ce film.

Le meurtre de Raymond Leyris fait comprendre aux Juifs qui se sentaient le mieux insérés dans le tissu algérien, que leur tour viendra bientôt et que le FLN cherche à « faire des exemples », précisément, parmi ceux qui sont pivots entre les communautés, dont aussi et surtout, les artistes de la musique arabo-andalouse. Ils ne remettront plus jamais les pieds en Algérie.

Il y a aussi ceux qui sont venus par conviction, avant même d'avoir vent des meurtres, dont cet Oncle vivant depuis toujours dans un Kibboutz situé à 4 km de Gaza, en face de son citronnier, dont il fera profiter sa petite-nièce. Dans ce cas, c'est l'aventure de ces militants sionistes, apparentés à l'Agence Juive ou à une branche officieuse du Mossad, chargée de démarcher les communautés en danger. A l'époque, l'algérienne était en tête de gondole. C'est ainsi qu'il explique le fossé qui se creuse, entre l'Israélien ou futur Israélien, et le « Juif », qui restera ancré dans ses promesses de « l'An prochain à Jérusalem », qui lui suffisent à supporter la vie d'Exil, comme une condition atavique qui ne se discute même pas sérieusement. Alors que, de l'autre côté de la Méditerranée, Israël se construit pierre par pierre...

La démarche archéologique et l'extraction du cœur de la « récupération » islamique joue aussi un grand rôle dans cette quête initiatique de ré-enracinement. C'est le cas de l'exploration de Jérusalem, par le Mont Sion ou jusque dans les « Écuries de Salomon », rebaptisées Mosquée Al Maruani, qui vient du Calife Abd Al Malik Ibn Marwan.

Le gardien du lieu dit qu'avant l'islam il n'y avait rien là, seulement une montagne, el maraya. Or ce nom est cité pour la 1ère fois ds la Bible : « El Maraya » ne traduit-trahit jamais que l'hébreu 'Har Moriah », le Mont Moriah, lieu de la Rencontre entre l'humanité juive et la Déesse. Mais le guide musulman à l'entrée nie absolument qu'il y ait pu avoir les moindres « Ecuries de Salomon », dans ce

secteur. Le narratif arabe dit que cela a été construit sur l'ordre de Abd Al Malik Ibn Marwan ; ce qui est complètement faux, car c'est du temps d'Hérode que le Mont du Temple a été refait et que pour soutenir l'esplanade, on avait inventé ces colonnes pour la soutenir.

On croise aussi nombre de figures connues, dans ce film plus authentique que nature, comme Ilan Greilsammer, parlant des 4 espèces de Soucoth, l'écrivain algérien Bouallem Sansal, qui retrace, lui aussi, ce qui le sépare de l'Algérie officielle et de l'idéologie musulmane mortifère. Ou le très laïc Denis Charbit, qui psalmodie sans complexe la liturgie de Kippour, sans laquelle il ne serait pas réellement le Sioniste politique qu'il dit être.

En dire plus consisterait à déflorer un peu plus la marguerite, de ce beau périple des 2 premières heures d'un documentaire qui durera 11h divisées en 4 parties, les prochaines devant nous arriver dès avril 2020.

Documentaire aux sources du véritable Israël, à ne manquer sous aucun prétexte.

1^{er} octobre 2020

Alger-Jérusalem

Israël, le voyage interdit (23 min)

Samuel Blumenfeld - journaliste, Jean-Pierre Lledo - réalisateur



Pour moi l'Algérie c'est fini

Le rêve d'une Algérie multi-ethnique (4min)

Aller en Israël

Un tabou qui s'effondre (4min)

Être juif communiste en pays arabe

pour être citoyen (5min)

Les juifs en tant que peuple

La légitimité d'Israël (10min)

 TÉLÉCHARGER LE FICHIER SON

 DIALOGUER AVEC LE CONFÉRENCIER

 COMMENTAIRE (0)

 PARTAGER

Lien vidéo interview de JP Lledo
par Samuel Blumenfeld (journaliste cinéma du "Monde"):

<https://akadem.org/magazine/magazine-culturel-2020-2021/israel-le-voyage-interdit/45016.php>

29 octobre 2020

Nidra Poller. “Israël, le voyage interdit” : l’œuvre d’une âme sœur



Kippour, Hanoukka, Pourim, Pessah : Chacun des quatre volets de ce film tour-de-force s’ouvre sur le plan Jérusalem, au centre du monde. Des lumières scintillent sur une poitrine nocturne soulevée par les battements du cœur. Le cœur qui murmure, qui chante, qui plonge au cœur du cœur, le Kotel. Va et vient de familles nombreuses orthodoxes, de militaires à la découverte de la vieille ville, du monde qui monte et descend les escaliers. Comme on monte en Israël, l’alyah, comme on lui tourne le dos, comme on cherche sa parole. Comme l’auteur, Jean-Pierre Lledo, le fils égaré, se cherche dans les ruelles, sur les routes, dans les habitations, autour de la table, dans des plongées jusqu’aux tréfonds de ceux d’en face qui lui montrent, petit à petit, la face cachée de son être dans le monde.

Comment dire, cinématographiquement

Comment dire, cinématographiquement, des décennies d’aliénation, cinquante ans, plus de 18 000 jours & nuits d’éloignement de ce cœur qui battait, nonobstant, pour lui ... aussi ? Il le dit lentement, en signalant par la lenteur du film—onze heures au total—la longueur de la

marche entreprise par un « communiste-nationaliste-algérien » pour se libérer d'une identité mortifère et jouir enfin d'une culture, d'une pensée, d'une patrie siennes.

Cette œuvre de recherche intellectuelle, ce documentaire spirituel, cette traversée des paysages qui parlent comme un livre, est ponctuée d'alléluias, de musiques qui soulèvent le corps et l'esprit, qui chantent l'harmonie retrouvée, de moments de communion au-delà de la parole et du discours. Les chants liturgiques dans une synagogue, de la musique dite « arabe » sur scène et dans la rue, les mélodies des hassidim de la mouvance Carlebach, la voix a capella du laïque Denis Charbit, qui chante micha mocha, la voix cristalline de Jacqueline Havilio, le souvenir de la voix chantante de la mère juive de Lledo ... l'amour de la musique surgit et nous emporte. Ce n'est jamais de la figuration.

La musique des voix

Et la musique des voix, des accents, des langues. La voix de Jean-Pierre Lledo qui ne se fait pas doubler par un acteur professionnel, de Ziva Postec, qui traduit en français l'hébreu des interlocuteurs arabes et l'anglais des non-francophones. La voix de Naouel, fille de Jean-Pierre et voie de la transmission de la grand-mère juive à la fille courageuse qui ne se taisait pas sur les bancs de l'école algérienne et qui, plus tard, aide son père à retrouver le chemin. La franchise de Naouel qui tisse les liens de famille brisés en 1962, quand l'oncle Maxime est parti avec sa femme s'installer en Israël, se rendant en conséquence intouchable, inconnaisable, haram pour son neveu algérien.

Ce n'est pas un road movie

Ce n'est pas un road movie

Les séquences sur la route ont mené certains à scotcher l'appellation « road movie » à ce film qui en est le contraire. Le road movie est un genre décliné de l'œuvre et la vie de Jack Kerouac, l'auteur de *On the Road*. C'est le nihilisme romantique des beatniks, « rebelles sans cause », qui larguent les amarres et s'en vont vers rien, cassant tout ce qui pourrait freiner leur fuite en avant, se cassant eux-mêmes, drogués et abîmés par l'érotisme frelaté.

Je pense, moi, que les séquences sur la route sont des synapses dans l'esprit d'un honnête homme qui met toute son énergie débordante au service d'une quête en trois dimensions. La route ne l'éloigne pas d'une société qu'il rejette (le road movie), mais relie les éléments d'une société où il est en train de trouver sa place. En roulant de Jérusalem à Tel Aviv, à Rehovot, au Kibboutz Ré'Im, à Metula, Hevron, Netanya, Akko, Ashdod, il ne fait pas du tourisme. Il va à la rencontre des gens dans ces lieux, il pose des questions et, chemin allant, il découvre le paysage de 3 000 ans d'histoire juive sur cette terre.

Une réalité terre à terre, une géographie proprement israélienne

Ces itinéraires représentent aussi une réalité terre à terre, une géographie proprement israélienne. Ce petit pays, qui s'étend en arborescence au fur et à mesure qu'on se met à le

parcourir. Une densité d'histoire passée et contemporaine, une richesse de récits qui fait que la réalité concrète dépasse de loin tout ce qui est mesurable en kilomètres. Ce pays, énorme sur le plan géopolitique, est minuscule quand on l'arpente Et d'une diversité inexplicable sur de petites distances.

Moi aussi, je me régale d'Israël à travers les liens affectifs entretenus lors des visites toujours trop courtes. Je reprends à chaque retour le fil de récits et de conversations, un dialogue initié ailleurs, dans les profondeurs d'un judaïsme reçu en précieux héritage, embrassé, rejeté, repris à l'instant où j'ai mis le pied dans un pays que je n'avais pas voulu connaître. Moins sévère que Jean-Pierre, plus tiers-mondiste qu'idéologue, croyant à la supériorité morale d'une vie sans attache territoriale et sans fibre nationaliste, venue pour la première fois en Israël en 1985, je m'y suis retrouvée déjà inscrite. Il n'y avait pas de première réplique dans notre conversation ; c'était la poursuite d'un échange déjà en cours, l'entrée dans une danse de conversations sans fin. C'est cet Israël qui me parle et qui m'invite à réfléchir comme nulle part ailleurs, rendu cinématographiquement par Jean-Pierre Lledo.

Camera à l'écoute

Un regard profond, un regard bienveillant fait émerger, mine de rien, les pépites d'or au fond de chaque interlocuteur. C'est le cinéaste qui tient l'appareil et raconte de vive voix une histoire personnelle, ... sans un brin de narcissisme. S'il joue si bien son rôle de passeur, c'est dû à sa bonté et à sa cohérence intellectuelle. Quand je me remémore les visages contemplés au cours des quatre chapitres du film, je suis bouleversée par la richesse de ce regard, qui fait de chacun une œuvre maîtrisée. Un portrait dans une grande fresque vivante, d'une étendue géographique, historique, liturgique, anthropologique, politique, archéologique inouïe. Au-delà de toute qualité technique, c'est la profondeur d'âme de l'auteur qui lui donne le talent de capter la beauté de celui d'en face.

En osant juger et renverser un parti-pris soutenu tout le long de sa vie d'adulte, Jean Pierre Lledo soulève les rochers massifs d'une condamnation d'Israël gravée dans la conscience collective et point limitée au monde musulman où il est né et a vécu. Aujourd'hui, à travers un film singulier, il ouvre aux autres la possibilité de se raviser. Au-delà du plaisir, des joies et des sentiments profonds partagés avec ceux qui, comme lui, aiment le pays, l'auteur présente une défense et illustration soigneusement composées, cinématographiquement exprimées, fabriquées pour durer et petit à petit toucher des cœurs fermés. Du particulier à l'universel, la remise en cause de la part d'un homme, seul dans sa sensibilité intellectuelle et artistique, aurait le potentiel d'une transformation collective, dans un monde menacé par un renversement symbolique qui écrase la fondation de la civilisation sous le poids d'un édifice fabriqué par les ennemis de la liberté.

Le montage précis et élégant de Ziva Postec



Ziva Postec



On ne pourra jamais trop féliciter le montage précis et élégant de Ziva Postec, nourri d'une complicité esthétique et intellectuelle avec Jean-Pierre Lledo. Elle est dehors et dedans, dans le film, dans la vie intime, dans le questionnement et à la distance qu'il fallait pour orchestrer les innombrables éléments que l'auteur nous donne à voir et à contempler. Ziva et Naouel sont, dans le film et dans la pensée juive, la femme aux côtés de l'homme qui composent ensemble l'être humain. Elles sont montrées dans une lumière de tendresse et appréciées comme lampe qui éclaire le chemin de l'homme qui cherche à renaître en embrassant la renaissance du peuple juif.

Une composition maîtrisée

Je suis particulièrement sensible à cette composition de grands thèmes à partir de petites touches découvertes par une mise en route intuitive et sans l'imposition d'une structure en dur. C'est la musique du vécu, ce sont les êtres, les semblables qui guident les pas du chercheur, c'est un tissu créé au gré de rencontres et de sympathies, c'est la famille autour de la table qui accueille la caméra en offrant à boire et à manger. Savant ou simple citoyen, historien ou naufragé de la diaspora, ils partagent le paysage et la pensée du peuple juif réuni sur sa terre. Les rescapés de la terreur algérienne qui avait poussé l'oncle Maxime à partir, les Juifs égyptiens bannis qui racontent, sous l'image superposée des flots du Kinnereth, leur dépossession. Le visage lumineux d'Oury Cherki qui nous dit que le judaïsme n'est pas une religion ; le deuil insoutenable du savant, entouré de sa femme et ses enfants, assis par terre à pleurer le meurtre de son fils de 25 ans, victime du « jihad des couteaux ». Ron Havilio raconte les cultures en terrasse d'Ein Kerem, Stéphane Juffa les accueille sur les ruines de la synagogue de Merot, selon ses dires, la « plus vieille synagogue du monde ». Eliayhu Gal Or, le Pizza Rebbe, raconte la destruction de la synagogue de Conegliano dans le Veneto ...

Et nos fêtes, les fêtes qui marquent le rythme de l'année et servent de fil conducteur à *Israël, le voyage interdit*, ces fêtes qui ont gardé pendant des millénaires le lien entre le peuple juif dispersé et la terre d'Israël jamais oubliée. Nos fêtes délicieuses, intelligentes, joyeuses et tragiques, sources d'enseignement et d'élévation. Quelle idée géniale de partager nos fêtes dans une œuvre de recherche qui sera vue, au fil du temps, par des gens complices, initiés, éloignés ou même hostiles, convoqués au festin d'images, de paroles, de souvenirs et d'espoir.

© **Nidra Poller**

<https://www.tribunejuive.info/2020/10/29/nidra-poller-israel-le-voyage-interdit-loeuvre-dune-ame-soeur/>